



B 3

B. L. franc. p. 362.

p. 0 - juil. 1088





I N E S

D E

**CORDOUE.**

NOUVELLE, ESPAGNOLE.



*Suivant la Copie,*  
**A PARIS.**

---

M. DC. XCVII.

2 3 4 5

III

BIBLIOTHECA  
REGIA  
MONACENSIS.



2 1 3 4 5 6



A SON ALTESSE

SERENISSIME

MONSEIGNEUR

LE PRINCE

DE DOMBES.

MONSIEUR,

Lorsque V. A. Sa est encore  
au berceau, je me basta de luy de  
\* 2 \*  
dior

## EPISTRE.

dier un Ouvrage, afin d'estre à la teste de tous ceux qui luy en dedieront jamais. Quelque avantage que d'ailleurs ils puissent avoir sur-moy, j'auray du moins sur eux celui de les avoir tous devancez. S'il arrivoit que vous apprissiez à lire dans un Livre où vous verriez d'abord vostre Nom, j'aurois la gloire de vous avoir procuré un plaisir d'une espece toute nouvelle: Mais enfin, **MONSEIGNEUR**, on ne peut guere se prendre trop tost à rendre cet hommage à V. A. S. on commencé de bonne heure à avoir de l'esprit dans vostre illustre Race; Monseigneur vostre Pere a fait paroistre le sien des

l'en-



## ÉPISTRE.

l'enfance, & mesme ses Ouvrages. il les vit imprimez à sept ans; & sur cette merveille je n'ay pas tort de croire que son Fils ait déjà de l'intelligence à six mois; peut-estre que nous ne serons pas long-temps sans avoir quelque chef-d'œuvre de vôtre façon. En attendant je ne puis laisser échapper les seuls momens, où ce que j'ay écrit pourra n'être pas tout-à-fait indigne de vous plaire ce sera beaucoup pour moy s'il vous amuse pendant vôtre enfance. Je laisseray à de plus sublimes genies l'honneur d'attirer quelquefois vôtre attention dans le tems des grādes occupations que les vertus de vôtre Sang vous préparent,

# EPISTRE.

parent, & dont vous recevez de  
si glorieux exemples par le Prin-  
ce qui vous a donné la vie. Je  
suis avec un tres-profond respect.

**MONSEIGNEUR.**

**DE V. A. SERENISSIME.**

**INE'S**



# I N E' S

D E

## CORDOÛE,

NOUVELLE ESPAGNOLE.

**L** y avoit peu de temps que Philippe II. étoit marié à Elizabeth de France; & quoique ce Prince fût d'une humeur austere, l'amour qu'il avoit pour la Reine son épouse, luy avoit ôté une partie de sa severité. Sa Cour étoit devenuë galante, & les divertissemens n'en estoient pas bannis.

A

Com-

Comme on avoit renvoyé presque toutes les filles qui estoient venuës de France avec la Reine, on luy en avoit donné beaucoup d'Espagnolles; moins pour luy faire honneur que pour veiller sur sa conduite; mais comme cette Princesse estoit aimable, elles s'attachoient plus à luy plaire qu'à suivre les intentions du Roy. Entre celles qu'elle consideroit les plus, Inés de Cordouë, & Leonor de Silva tenoient le premier rang. Elles estoient toutes deux belles, & la faveur de la Reine qu'elles partageoient, jointe à la concurrence de beauté, leur donnoit de l'éloignement l'une pour l'autre; cependant il  
n'en

n'en paroïssoit encore rien au dehors , & elles se contentoient de se porter une envie secrete , lorsque le jeune Marquis de Lerme , fils du Duc de ce mesme nom , revint de la guerre de Flandres , où il s'estoit signalé par des actions éclatantes.

Ce jeune Seigneur estoit né pour plaire , & ses plus belles qualitez n'estoient pas d'estre l'homme de la Cour le mieux fait & le plus spirituel , Une grandeur de courage déjà distinguée à vingt-deux ans , & une ame la plus tendre & la plus passionnée qui fût jamais , luy attiroient encore d'autres sentimens que l'approbation universelle. Leonor de Silva fut

la premiere personne avec qui il entra en quelque commerce, à cause du Baron de Silva son frere, qui estoit revenu avec luy de Flandres, quoyque ce Baron eût peu de merite, & que par cette raison il ne peussent estre dans une liaison parfaite, une longue habitude de se voir leur tenoit en quelque façon lieu d'amitié; Silva le presenta à sa sœur chez la Reine, où les Dames ont la liberté de parler aux Cavaliers lorsqu'elle tient le cercle. Comme le Marquis de Lerme estoit galant, & que Leonor estoit belle, il luy disoit sans cesse des choses flatteuses qu'elle expliquoit si favorablement, que par

avan.

avance elle prit les sentimens qu'elle desiroit de lui inspirer.

Une legere indisposition qu'avoit Inés de Cordoüe ; fit que pendant quelque têmes elle ne se montra point à la Cour ; c'estoit une faveur que la fortune faisoit à Leonor, mais qui dura trop peu. Inés parut enfin dans une occasion où son esprit seconda si bien sa beauté ; qu'il n'estoit pas possible de résister à la fois aux charmes de l'un & de l'autre.

La Reine qui estoit Françoise , avoit conservé le goust de la conversation ; elle avoit mesme quelque chose de passionné dans l'ame qui luy faisoit aimer les Vers , la Musique , &

tout ce qui avoit du rapport à la galanterie. Les après-dinées, elle se retiroit quatre ou cinq heures dans son cabinet avec les Dames de la Cour qu'elle choisissoit pour cette sorte de retraite.

Elle proposa pour se faire un amusement nouveau, d'imaginer des contes galans; l'ordre fut reçu avec plaisir de toutes les Dames qui composoient cette petite Cour; on convint de faire des regles pour ces sortes d'Histoires, dont voicy les deux principales.

Que les aventures fussent toujours contre la vray-semblance, & les sentimens toujours naturels; on jugea que l'agrément de ces contes ne  
 con:



consistoit qu'à faire voir ce qui se passe dans le cœur, & que du reste il y avoit une sorte de merite dans le merveilleux des imaginations qui n'estoient point retenues par les apparences de la verité.

On tira au sort pour voir laquelle de ses Dames parleroit la premiere; & le sort estant tombé sur Inés, le Prince Dom Carlos arriva à qui la Reine conta le projet, il souhaita d'estre present au recit que feroit Inés; ce que la Reine ne put luy refuser, & l'on donna à Inés le reste du jour pour inventer le conte qu'elle devoit faire le lendemain.

Dom Carlos estoit assidu chez la Reine sa belle mere.

A 4 Com-

Comme il luy avoit esté destiné pour mary avant que le Roy eût songé luy-mesme à l'épouser, il ne pouvoit s'empêcher en la voyant de regretter ce qu'il avoit perdu; & il la cherchoit sans cesse, quoyque ce fût augmenter les douleurs.

La Princesse d'Eboly, femme du premier Ministre, ne quittoit point la Reine par un interet secret qu'elle prenoit à Dom Carlos, & qui depuis ne fut pas moins funeste à la Reine qu'à luy.

Le jour destiné pour entendre Inés arriva. Le Marquis de Lerme, qui avoit oüi parler de sa beauté, supplia Dom Carlos de souffrir qu'il le suivit chez la Reine,

Reine, & ce Prince le luy permit. Leonor se flatta en le voyant, qu'il venoit la chercher en ce lieu où estoient les favorites de la Reine; mais si tost qu'il eût vû Inés, il détrompa Leonor, dont le seul bonheur avoit esté d'estre trompée.

Le Prince Dom Carlos, la Princesse d'Eboly, & deux ou trois Dames de la Cour s'affirent, & la Reine ayant ordonné après de parler, elle commença ainsi son recit.

---

LE PRINCE  
ROSIER.

La Reine d'un Royaume  
qui ne se trouve point sur  
A 5 la

la Catte, estant veuve d'un Roy qu'elle avoit tendrement aimé, vivoit dans une douleur proportionnée à l'amour qu'elle avoit eu; une fille, unique fruit de leur mariage, luy donnoit une sorte d'occupation capable de dissiper les chagrins, mais Elorinde (c'estoit le nom de cette fille) luy en devoit causer à son tour.

Un jour que toutes les femmes de la Reine estoient dans sa chambre avec la Princesse, il parut un petit Char d'yvoire traîné par six papillons, dont les aîles étoient peintes de mille couleurs, une personne dont la taille répondoit à l'équipage, & qu'on soupçonna estre une Fée, après

*nouvelle Espagnole.* II

après avoir fait plusieurs  
tours avec le Char, jetta ce  
Billet.

*Florinde est née avec beaucoup  
d'appas,*

*Mais son malheur doit estre ex-  
trême.*

*S'il faut qu'un jour elle aime  
L'Amant qu'elle ne verra pas.*

La Fée disparut, & laissa  
une grande surprise dans les  
esprits; la Reine en fut plus  
émuë que raisonnablement  
elle ne le devoit estre; la  
bizarerie, & mesme l'impos-  
sibilité apparente de ce mal-  
heur ne la rassuroit point  
contre les caprices de l'a-  
mour, & ceux du destin  
joint ensemble, elle son-

gea à les prévenir, & elle n'attendit pas que Florinde eût atteint l'âge d'aimer pour luy faire connoître tous ceux qui pouvoient pretendre à l'épouser. Entre les Princes ses voisins, il y en avoit un caché aux yeux du monde, mais le portrait de Florinde ne laissa pas d'aller jusqu'à luy par le moyen des Fées, à qui rien n'estoit impossible ; le Roy son pere estant veuf d'une femme qui luy avoit fait souffrir toutes les horreurs de la jalousie, en épousa une seconde peu propre à en inspirer, mais née pour en prendre. Elle porta si loin les caprices de sa passion, que le Prince connut qu'il n'avoit fait

fait que changer de peine, & qu'il douta lequel de ses maux estoit le plus grand; dans cette incertitude il conclut que le mariage estoit un lien affreux, & il resolut de tenir loin du commerce de toutes les femmes, un fils unique qu'il avoit; il le fit élever dans un magnifique Chasteau, & le livra à tous les divertissemens de son âge. On luy apprit toutes les sciences qui ne pouvoient l'instruire de ce qu'on luy vouloit cacher; enfin on luy prodigua tous les amusemens, hors le seul pour qui il estoit né, mais l'amour ne laisse rien échaper.

Le Prince qui trouva le  
por-

portrait de Florinde sous ses pas, le regarda d'abord avec surprise. L'admiration suivit de près, accompagnée d'un trouble inconnu à un jeune homme, accoustumé à des exercices, & à des reflexions, qui n'avoient rien de commun avec ces sentimens.

Son premier desir fut de voir l'original de ce portrait; c'estoit un visage plus delicat que ceux qu'il avoit vûs jusques-là, & soit l'instinct d'un mystere naturel à l'amour, soit qu'il jugeast qu'on luy cachoit quelque chose, il ne communiqua à personne le dessein qu'il avoit de quitter un lieu qui luy avoit toujours paru agreable, mais qu'il  
com-



commença de regarder comme sa prison dès qu'il en voulut sortir.

Il sçut se dérober à ses surveillans , & il se mit en chemin sans sçavoir où il alloit ; à peine avoit-il fait quelques pas qu'il rencontra la Fée dont nous avons déjà parlé : Où vas-tu , Prince malheureux , luy dit-elle : tu cours à toutes les infortunes qu'on t'a voulu faire éviter , mais tu ne peu échaper à ta destinée.

Cependant , la mere de Florinde ordonna un magnifique tournoy qui attira à la Cour tous les Princes des Royaumes voisins ; ils voulurent à l'envy faire éclater leur bonne mine & leur adresse ;

se, mais si Florinde ne put se deffendre de les estimer, l'amour ne luy fit point faire de choix, & une pitié cruelle pour tous l'empescha de se déterminer en faveur d'aucun. Ils avoient pris pour elle les sentimens que sa beauté devoit inspirer, elle auroit fait trop de miserables, si elle en avoit fait un heureux.

La Reine congédia ces Princes avec douleur, sa fille n'aimoit point ce qu'elle avoit vû, la moitié de la Prophetie s'accomplissoit, le reste étoit à craindre.

A quelque temps de là, Florinde lassée de la Cour, & n'ayant rien qui l'y arrestât, obtint de sa mere la permission de se retirer à  
 une

une maison de campagne ;  
c'estoit un lieu agreable &  
propre à amuser une person-  
ne libre des soins de l'amour.  
Un jour qu'elle s'y prome-  
noit dans un parterre , elle  
apperçut un rosier plus vert  
& plus fleury que les autres,  
qui courbant ses petites bran-  
ches à son approche , sem-  
bloit luy donner de l'ap-  
probation à sa maniere. U-  
ne action si nouvelle dans  
un rosier , surprit la Prin-  
cesse ; ce prodige qui se fai-  
soit en sa faveur luy plut ;  
c'estoit une espece d'hom-  
mage dont elle fut touchée ;  
elle fit plusieurs tours dans  
le parterre ; le rosier se cour-  
ba autant de fois qu'elle pas-  
sa ; elle voulut cueillir une  
rose.

rose qui luy sembloit fort vermeille ; & elle se piqua vivement ; cette picque l'empescha de dormir la nuit , & le lendemain elle se leva plus matin qu'à l'ordinaire , & se vint promener dans le parterre , le rosier redoubla ses reverences avec une empressement qui réjouit la Princesse & qui luy fit oublier la picque pour ne songer qu'à cette merveille ; enfin en revant elle s'approcha trop du rosier , & elle s'y trouva accrochée sans pouvoir se débarasser : Comme elle vouloit se retirer , elle sentit une resistance extraordinaire ; elle se débarassa cependant , mais elle entendit un son qui sortoit de ses feuilles & qui ressembloit :

bloit :

bloit à des soupirs : Quoy s'écria-t-elle, un rosier soupire ? Il fait plus, Madame, luy dit-il, & vous avez le pouvoir de le faire parler ; souffrez qu'il vous conte sa triste Histoire.

Je suis Prince, ajouta-t-il. On m'avoit caché ce qu'il y avoit de plus précieux dans le monde. J'ay vécu sans vous voir, & voicy ce qu'il m'en coûte pour estre venu vous chercher. Une Fée m'a donné cette figure, & m'a prédit que je la garderois jusqu'au jour que je serois aimé de la plus belle personne du monde ; mais ce que je vois icy doit estre réservé pour les Dieux, & je cours risque d'estre toujours  
rosier.

rosier. La Princesse ne luy répondit point : Je ne sçai quoy de sierieux prit la place de la joye que luy avoient données les reverences du rosier ; elle le trouva mesme trop hardy , de l'avoir osé embarasser dans ses branches ; elle le quitta , mais non sans regarder plus d'une fois vers le parterre. Son esprit fut agité de sentimens assez semblables , quoy qu'elle les crût differens. Le rosier animé luy donnoit de l'étonnement ; le Prince qu'il cachoit luy donnoit de la pitié ; elle avoit quelque forte de colere de ce qu'il avoit eu l'audace de lui parler d'amour ; mais enfin elle pardonnoit à l'Amant en-  
fa.

faveur de l'arbuste ; & le moyen de se facher contre un rosier ?

La Princesse retourna encore le lendemain dans le parterre ; elle prit soin à la vérité de se tenir loin du rosier, mais elle en pouvoit estre apperçûë, & pouvoit mesme entendre ses plaintes ; après plusieurs tours elle s'en approcha, & tâcha de le consoler sur sa metamorphose, sans luy répondre sur le reste.

Peu de jours après, le voyant trop exposé aux injures de l'air, elle luy fit bastir un petit cabinet de marbre, soutenu par des pilastres, où elle l'alloit visiter souvent ; insensiblement elle

elle s'accoutumoit à luy donner dans son esprit une figure humaine; & mesme une figure aimable; peu à peu elle souffrit qu'il luy parlast d'amour. Il luy sembloit que les discours d'un arbre ne pouvoient estre dangereux. Le rosier sçut se prevaloir de cette disposition favorable; il en disoit beaucoup, mais il faisoit entendre qu'il en suprimoit encore davantage; & par un desordre au dessus de l'éloquence, il la persuadoit qu'elle estoit tres tendrement aimée.

La Princesse songeoit si souvent au prodige du rosier, qu'enfin elle ne pensa plus à autre chose. Le Cabinet de marbre estoit le lieu



lieu où ses pas la conduisoient naturellement ; il luy échappoit mesme de dire des choses trop tendres au Prince, qui luy donnoit une grande compassion ; mais l'Oracle menaçant de la Fée, ne pouvoit s'effacer de son esprit ; elle aimoit peut-estre déjà ce qu'elle n'avoit point vû ; cependant elle en doutoit tant qu'elle ne voyoit qu'un arbre ; elle avoit peur de luy rendre la premiere figure, & quelque-fois malgré elle le souhaitoit. Le rosier de son costé trouvoit lieu à des plaintes au-travers des paroles les plus flatteuses que luy disoit la Princesse. Si j'en crois, luy disoit-il, vos discours & vos soins, j'excite vostre pitié, mais

mais vous n'en avez point assez, si vous ne me donnez rien davantage, & ce doux sentiment de la plus belle personne du monde, ne me redonne pas ma figure.

La Reine cependant ne put supporter plus longtemps l'absence de sa fille, & luy donna ordre de revenir incessamment; ce fut un coup de foudre pour la Princesse, il falloit le separer du rosier, pour qui dans le moment elle le trouva avoir une veritable passion. Elle versa quantité de larmes sur ses feuilles, qui ne purent en estre arrosées sans en ressentir la vertu. Aussi-tost le rosier disparut, & Florinde ne vit plus à ses pieds qu'un Prin-

Prince charmant. Il luy embrassa les genoux avec toute la certitude d'estre aimé. Plaisir qui n'est presque jamais sûr pour les autres Amans ; toutes les marques ordinaires sont suspectes en comparaison de cet événement merveilleux , aussi l'idée de son bonheur le transporta à tel point qu'il perdit , pour ainsi dire , l'usage de ses sens , à mesure qu'il les recouvroit , il sembloit par son immobilité , tenir encore quelque chose de l'arbre qui l'avoit caché.

Florinde à la vûë d'un Prince si aimable sentit augmenter son amour , mais sa pudeur augmenta à proportion , elle regretta les voiles

**B** qui

qui luy cachoit à elle-même ses propres sentimens; elle revint à la Cour, le Prince l'y suivit. La Reine qui ne sçavoit rien de l'aventure du rofier, & qui connoissoit seulement la naissance du Prince, luy permit de pretendre à sa fille. Il voyoit tous les jours sa maistresse, mais ce n'estoit plus sans témoins; il regretoit souvent son escorce d'arbre; elle l'avoit moins contraint que toutes les bienseances que l'on exigeoit de luy.

Le Prince pressoit son mariage, mais Florinde épouvantée par le prodige de son amour, qui luy donnoit lieu de craindre l'Oracle de la Fée, engagea la Reine à souffrir qu'elle

qu'elle éloignast cet Amant pour s'affurer de sa constance avant que de se donner à luy; elle le fit venir: Prince, luy dit elle, vous sçavez que je vous aime, & après ce mot je suis en droit de disposer de vous. La prediction de mes malheurs m'effraye; tout ce qui me les doit faire craindre n'est que trop arrivé: Quand vous ne seriez pas sûr d'estre infiniment aimé, mes allarmes pourroient vous en convaincre; si vous l'estiez moins, je préviendrois ma disgrâce en rompant avec vous; mais malgré mes terreurs je ne le puis, & il vaut mieux qu'en me donnant des marques certaines de vostre fi-

delité, vous démentiez l'Oracle. Vous n'aviez vû que moy lorsque vous m'avez aimée. Je n'ay peut-estre scû vous plaire que par la grace de la nouveauté, il faut vous éprouver, allez demeurer dans l'Isle de la Jeunesse, jusqu'au jour que je vous rappelleray : Partez, je veux bien me flatter que plus le sejour en est charmant, plus le voyage vous afflige. Quelle proposition pour un Amant aimé; depuis qu'il connoissoit l'amour il avoit toujours vû ce qu'il aimoit, & il n'avoit jamais eu l'idée de l'absence. Vivre éloigné de Florinde luy parut si terrible, qu'il crut estre à son dernier mo-

moment ; il n'avoit pas la force de se plaindre ; ses larmes couloient sans qu'il le sentit , & son action marquoit un si grand amour , que la Princesse jugeant qu'elle ne pourroit résister à tant de passion , s'enfuit dans l'appartement de la Reine , & de là manda à son Amant qu'il obéit sans la revoir , qu'il partit seulement , qu'elle auroit le soin d'adoucir ses maux.

Le Prince se mit en chemin avec une soumission dont on n'a point vû d'exemples après luy. Il arrive malade dans l'Isle de la Jeunesse , & il crut y trouver des Medecins , mais il n'y en avoit jamais eu dans un

Isle de ce nom. Les Ris, les  
 Jeux, & les Amours le reçurent  
 en luy jettant des roses ; il y  
 respira d'abord un air qui luy  
 rendit la santé, & en mesme  
 temps tous les charmes que la  
 douleur luy avoit fait perdre. On  
 le conduit au Palais de la Reine  
 du lieu, par un chemin couvert  
 de ces fleurs qui naissent dans  
 le commencement du Printemps,  
 il voit une personne qui avoit  
 toutes les graces de la beauté,  
 avec toute la naiveté, & toute  
 la joye de l'enfance, elle n'avoit  
 que quatorze ans, elle estoit  
 assise sur un Trône de Jasmin,  
 mille Amours folastroient  
 autour d'elle, les uns l'enchaînoient  
 avec des fleurs



fleurs d'orange, les autres en répandoient sur sa teste, les autres la decoëffoient, & laissoient tomber ses cheveux sur une gorge naissante, elle badinoit avec ses femmes, & leur jettoit des fleurs avec une grace merueilleuse. Ce spectacle avoit bien de quoy le distraire de ses sentimens pour Florinde. La Reine de la Jeunesse n'estoit point mariée, parce qu'elle vouloit un mary de son âge, & galant, cela n'avoit pû se rencontrer. Le Prince avoit vingt-quatre ans, c'estoit un barbon. Quelques-unes des suivantes de la Jeunesse luy demanderent des nouvelles des siecles passez, mais la Reine commença à le re-

B 4. gar-

32. *Inés de Cordoïe,*

garder favorablement. Ce siecle de dix années qui distinguoit leur âge, disparoïsoit par tout les agrémens dont le Prince estoit rempli. Cette Reine n'oublia rien pour l'engager, les regards, les paroles flatteuses, de petites actions badines, dont le sens est très serieux, tout fut mis en usage, & tout fut entendu, quoyque le Prince plus fin qu'elle, feignit de n'y pas faire attention; elle s'expliqua plus ouvertement, fit faire des propositions de mariage avec les avantages qui pouvoient le plus toucher un homme aimable, comme de l'estre toujourns, de posseder à jamais, & sans inter-

terruption , tous les biens ,  
sans qui les autres ne sont  
rien , toutes les graces ; tous  
les plaisirs. Il estoit difficile  
que ce Prince refusât cette  
dot qu'elle offroit de luy ap-  
porter. Il oublioit peu à  
peu Florinde , & il estoit  
temps qu'elle le forçat de  
se souvenir qu'elle estoit en-  
core au monde. A peine  
avoit-elle esté un jour sans  
voir le Prince , qu'elle sen-  
tit l'horreur de vivre sans  
ce qu'on aime ; cependant  
elle s'efforça de vaincre ses  
sentimens ; elle avoit déjà  
aimé sans voir , vouloit elle  
encore épouser sans con-  
noître si elle estoit aimée  
constamment ; quinze jours  
se passerent dans ces agita-  
tions,

tions, mais elle alloit y succomber, la crainte & la jalousie vinrent se joindre aux douleurs de l'absence. Il fallut sacrifier les reflexions à l'amour, elle envoya vers le Prince, à qui on donna cette Lettre de sa part.

*Si vous souffrez autant que moy, que vous estes à plaindre! Je ne puis supporter mes douleurs & les vôtres; je ne veux point risquer de vous perdre pour vouloir trop m'assurer de vous; c'est assez, vous estes déjà digne d'estre recompensé pour avoir obey au plus cruel de tous les ordres. Helas! je n'en connoissois pas bien la rigueur, mais je l'ay sentie, & je juge que vous ne la pouvez soutenir; partez & reveyez, que n'estes-vous icy!*

Ce

Ce Billet arriva fort à propos ; le Prince à qui dans sa solitude on avoit donné une éducation severe, n'avoit pas encore eu le loisir de se gaster dans le monde, il crut qu'il n'y estoit pas permis d'estre inconstant, & malgré le goust qu'il avoit pour la Reine de la Jeunesse, il sortit de l'Isle, mais comme il s'éloignoit lentement d'un lieu qui avoit des charmes pour luy, il lut sa proscription dans quelques Placarts qu'il rencontra en son chemin. La Reine promettoit à ceux qui luy livreroient vif ou mort son fugitif, les mesmes faveurs qu'elle lui avoit offertes.

Il n'en fallloit pas davantage pour guerir le Prince.

Il precipita sa fuite; & il arriva aux pieds de Florinde, qui le voyant revenu, n'eut pas la force d'examiner s'il avoit esté fidele. Ils s'épouferent, & le Prince estant devenu Roy par la mort de son pere, il emmena son Epouse dans ses Estats, où le mariage, selon la coustume, finit tous les agrémens de leur vie. Heureux s'ils en estoient demeurez à une honneste indifference, mais les gens accoustumez à aimer, ne sont pas si raisonnables que les autres, & ne sont guere l'exemple des bons menages. Le Prince par oisiveté, conta à Florinde qu'il avoit eu quelque foiblesse légère pour la Reine.

ne.

ne de la Jeunesse. Florinde luy fit autant de reproches, que si elle n'avoit pas esté sa femme; il en fut choqué, importuné; il voulut s'en plaindre, & s'en consoler avec les Dames de sa Cour; elle l'épia, le surprit, l'accabla d'injures; enfin persecuté de ses fureurs, il demanda aux Fées de redevenir rosier, & il l'obtint comme une faveur. De son costé Florinde jalouse, avoit la tête si foible, qu'elle ne pouvoit souffrir l'odeur d'une fleur qui la faisoit ressouvenir de son amour; c'est depuis ce temps là que les roses ont toujours donné des vapeurs.

La Reine applaudit au récit d'Inés; Dom Carlos luy don-

donna des loüanges excessives, & le Marquis de Lerme par l'air dont il gardoit le silence, fit juger qu'il pensoit quelque chose au dessus des loüanges, Leonor qui avoit cru attirer seule ses regards, s'apperçut qu'ils alloient d'un autre costé, elle fit à Inès plusieurs questions sur ce conte avec autant de malice que d'aigreur. Inès y répondit avec une douceur qui acheva de la faire paroître une personne parfaite.

Le lendemain Leonor se prepara à conter une Fable, & n'oublia rien pour l'emporter s'il se pouvoit sur Inès. son recit commença de la sorte.



R I Q U E T A L A  
H O U P P E.

**U**N grand Seigneur de Grenade , possédant des richesses dignes de sa naissance , avoit un chagrin domestique qui empoisonnoit tous les biens dont le combloit la fortune. Sa fille unique , née avec tous les traits qui font la beauté , étoit si stupide , que la beauté mesme ne servoit qu'à la rendre defagreable. Ses actions n'avoient rien de ce qui fait la grace ; sa taille , quoyque déliée estoit lourde , parce qu'il manquoit une ame à son corps.

Mama ( c'estoit le nom de cette fille ) n'avoit pas assez d'esprit pour sçavoir qu'elle

qu'elle n'en avoit point ; mais elle ne laissoit pas de sentir qu'elle estoit dedaignée , quoy qu'elle ne demestast pas pourquoy. Un jour qu'elle se promenoit seule ( ce qui luy estoit ordinaire ) elle vit sortir de la terre un homme assez hideux pour paroître un monstre ; sa vue donnoit envie de fuir , mais ses discours rappellerent Mama : Arrêtez, luy dit-il , j'ay des choses facheuses à vous apprendre , mais j'en ay d'agreables à vous promettre.

Avec vostre beauté vous avez je ne sçay quoy qui fait qu'on ne vous regarde pas , c'est que vous ne pensez rien , & sans me faire

va--

valoir, ce deffaut vous met infiniment au deffous de moy qui ne suis que par le corps ce que vous estes par l'esprit : Voila ce que j'avois de cruel à vous dire , mais à la maniere stupide dont vous me regardez , je juge que je vous ay fait trop d'honneur , lorsque j'ay craint de vous offenser , c'est ce qui me fait desesperer du sujet de mes propositions , cependant je hazarde de vous les faire. Voulez-vous avoir de l'esprit ? ouy , luy répondit Mama , de l'air dont elle auroit dit ; non. Hé bien , ajouta-t-il , en voicy les moyens. Il faut aimer Riquet à la Houppes , c'est mon nom , il faut m'épou-  
ler.

fer dans un an ; c'est la condition que je vous impose ; songez - y si vous pouvez : Sinon ; repetez souvent les paroles que je vais vous dire ; elles vous apprendront enfin à penser. Adieu pour un an : Voicy les paroles qui vont chasser vostre indolence , & en mesme temps guerir vôtre imbecillité.

*Toy qui peus tout animer ,  
Amour , si pour n'estre plus beste ,  
Il ne faut que sçavoir aimer .  
Me voila preste .*

A mesure que Mama pronçoit ces Vers , sa taille se dégageoit , son air devenoit plus vif , sa démarche plus libre ., elle les repeta.  
Elle

Elle va chez son pere , luy dit des choses suivies , peu après de sensées , & enfin de spirituelles. Une si grande & si prompte metamorphose ne pouvoit estre ignorée de ceux qu'elle interessoit davantage. Les Amans vinrent en foule , Mama ne fut plus solitaire ni au bal ni à la promenade ; elle fit bientôt des infideles & des jaloux il n'estoit bruit que d'elle , & que pour elle.

Parmy tous ceux qui la trouverent aimable il n'estoit pas possible qu'elle ne trouvast rien de mieux fait que Riquet à la Houppe , l'esprit qu'il luy avoit donné rendit de mauvais offices à son Bienfaicteur. Les  
pa-

paroles qu'elle repetoit fidellement, lui inspiroient de l'amour ; mais par un effet contraire aux intentions de l'Auteur, ce n'estoit pas pour luy,

Le mieux fait de ceux qui soupirerent pour elle eut la préférence. Ce n'estoit pas le plus heureux du costé de la fortune ; ainsi son pere & sa mere voyant qu'ils avoient souhaité le malheur de leur fille en luy souhaitant de l'esprit ; & ne pouvant le luy oster, luy firent au moins des leçons contre l'amour, mais deffendre d'aimer à une jeune & jolie personne, ce seroit deffendre à un arbre de porter des feuilles au mois de May ;  
elle

elle n'en aima qu'un peu davantage Arada , c'estoit le nom de son amant.

Elle s'estoit bien gardée de dire à personne par quelle aventure la raison luy étoit venuë. Sa vanité étoit intéressée à garder le secret , elle avoit alors assez d'esprit pour comprendre l'importance de cacher par quel mystere il luy étoit venu.

Cependant , l'année que luy avoit laissé Riquet à la Houppes , pour apprendre à penser , & pour se refoudre à l'épouser , estoit presque expirée , elle en voyoit le terme avec une douleur extrême , son esprit qui luy devenoit un present funeste , ne luy laissoit échapper aucune

cune circonstance affligeante, perdre son Amant pour jamais, estre au pouvoir de quelqu'un dont elle ne connoissoit que la difformité, ce qui étoit peut estre son moindre deffaut, enfin quelqu'un qu'elles s'étoit engagée à épouser en acceptant ses dons qu'elle ne vouloit pas lui rendre : Voila ses reflexions.

Un jour que rêvant à sa cruelle destinée, elle s'étoit écartée seule, elle entendit un grand bruit, & des voix souterraines, qui chantoient les paroles que Riquet à la Houppes luy avoit fait apprendre, elle en fremit; c'étoit le signal de son malheur. Aussi-tost la terre s'ouvre; elle y descend in-

sen-



sensiblement, & elle y voit Riquet à la Houppé environné d'hommes difformes comme luy. Quel spectacle pour une personne qui avoit été suivie de tout ce qu'il y avoit de plus aimable dans son pays? Sa douleur fut encore plus grande que sa surprise; elle versa un torrent de larmes sans parler, ce fut le seul usage qu'elle fit alors de l'esprit que Riquet à la Houppé luy avoit donné.

Il la regarda tristement à son tour: Madame, luy dit-il, il ne m'est pas difficile de voir que je vous suis plus desagreable que la première fois que j'ay paru à vos yeux; je me suis perdu moy-mesme en vous donnant

48. *Més de Cordoüe,*

nant de l'esprit ; mais enfin,  
vous estes encore libre , &  
vous avez le choix de m'é-  
pouser ou de retomber dans  
vôtre premier état ; je vous  
remettray chez vôtre pere,  
telle que je vous ay trouvée,  
où je vous rendray maîtresse  
de ce Royaume. Je suis le  
Roy des Gnomes , vous en  
ferez la Reine ; & si vous vou-  
lez me pardonner ma figure,  
& sacrifier le plaisir de vos  
yeux , tous les autres plaisirs  
vous seront prodiguez. Je  
possede les tresors renfermez  
dans la terre , vous en ferez  
la maîtresse ; & avec de l'or  
& de l'esprit , qui peut être  
malheureux , merite de l'être  
J'ay peur que vous n'ayez  
quelque fausse delicatesse ;  
j'ay

j'ay peur qu'au milieu de tous mes biens je ne vous paroisse de trop; mais si mes tre-fors avec moy ne vous conviennent pas, parlez, je vous conduiray loin d'icy, où je ne veux rien qui puisse troubler mon bonheur. Vous avez deux jours pour connoistre ce lieu, & pour decider de ma fortune & de la vostre.

Riquet à la Houppes la laissa après l'avoir conduite dans un appartement magnifique; elle y fut servie par des Gnomes de son sexe, dont la laideur la blessa moins que celle des hommes. On luy servit un repas où il ne manquoit que la bonne compagnie. L'après-dinée elle vit la Comedie, dont

dont les Acteurs difformes l'empescherent de s'interesser au sujet. Le soit on luy donna le Bal , mais elle y étoit sans le desir de plaire; ainsi elle le sentit un mortel dégoust qui ne l'auroit pas laissée balancer à remercier Riquet à la Houppes , de ses richesses , comme de ses plaisirs, si la menace de la sottise ne l'eût arrestée.

Pour se délivrer d'un époux odieux , elle auroit repris sans peine la stupidité , si elle n'avoit eu un Amant , mais ç'auroit été perdre cet Amant de la maniere la plus cruelle. Il est vrai qu'elle étoit perdue pour luy en épousant le Gnome ; elle ne pouvoit jamais voir Arada ni luy parler , ni  
 mé-

même luy donner de ses nouvelles ; il pouvoit la soupçonner d'infidélité. Enfin elle alloit être à un mary , qui en l'ostant à ce qu'elle aimoit, lui auroit toujours été odieux même quand il eût été aimable , mais de plus c'estoit un monstre. Aussi la resolution étoit difficile à prendre.

Quand les deux jours furent passez , elle n'en estoit pas moins incertaine ; elle dit au Gnome qu'il ne luy estoit pas possible de faire un choix. C'est décider contre moy , luy dit-il ; ainsi je vais vous rendre votre premier état que vous n'osez choisir. Elle trembla ; l'idée de perdre son Amant par le mépris qu'il auroit pour elle,

la toucha assez vivement pour la faire renoncer à luy. Hé bien, dit-elle au Gnome, vous l'avez décidé, il faut être à vous.

Riquet à la Houppe ne fit point le difficile, il l'épousa, & l'esprit de Mama augmenta encore par ce mariage, mais son malheur augmenta à proportion de son esprit, elle fut effrayée de s'être donnée à un monstre, & à tous momens elle ne comprenoit pas qu'elle pût passer encore un moment avec luy.

Le Gnome s'appercevoit bien de la haine de sa femme, & il en estoit blessé, quoy qu'il se picquât de force d'esprit. Cette aversion  
luy

luy reprochoit sans cesse la difformité, & luy faisoit detester les femmes, le mariage & la curiosité qui l'avoit conduit hors de chez luy. Il laissoit souvent Mama seule; & comme elle étoit reduite à penser, elle pensa qu'il falloit convaincre Arada par ses propres yeux, qu'elle n'étoit pas inconstante. Il pouvoit aborder dans ce lieu, puisqu'elle y étoit bien arrivée; il falloit du moins luy donner de ses nouvelles, & s'excuser de son absence sur le Gnome qui l'avoit enlevée, & dont la vûë luy répondroit de sa fidélité. Il n'est rien d'impossible à une femme d'esprit qui aime. Elle gagna un Gnome qui porta de ses

nouvelles à Arada, par bonheur le temps des Amant fideles duroit encore. Il se desesperoit de l'oubly de Mama sans en estre aigri, les soupçons injurieux n'entroient point dans son esprit, il se plaignoit, il mourroit sans avoir une pensée qui pût offenser sa Maistresse, & sans chercher à se guerir, il n'est pas difficile de croire qu'avec ces sentimens il alla trouver Mama au peril de ses jours si-tost qu'il sçut le lieu où elle estoit, & qu'elle ne luy deffendoit pas d'y venir.

Il arriva dans les lieux souterrains, où vivoit Mama. Il la vit, il se jetta à ses pieds. elle luy dit des choses plus  
ten-



tendres encore que spirituelles. Il obtint d'elle la permission de renoncer au monde pour vivre sous la terre, & elle s'en fit beaucoup prier, quoy qu'elle n'eût point d'autre desir que de l'engager à prendre ce party.

La guayeté de Mama revint peu à peu, & sa beauté en fut plus parfaite, mais l'amour du Gnome en fut alarmé; il avoit trop d'esprit, & il connoissoit trop le dégoust de Mama, pour croire que l'habitude d'estre à luy püst adoucir sa peine. Mama avoit l'imprudence de se parer, il se faisoit trop de justice pour croire qu'il en fust digne, il chercha tant, qu'il demessa qu'il y

C 4      avoit

avoit dans son Palais un homme bien fait qui se tenoit caché; il n'en fallut pas davantage. Il medita une vengeance plus fine que celle de s'en defaire. Il fit venir Mama; je ne m'amuse point à faire des plaintes, & des reproches, lui dit-il; je les laisse en partage aux hommes; quand je vous ay donné de l'esprit, je pretendois en jouir. Vous en avez fait usage contre moy; cependant je ne puis vous l'ôter absolument vous avez suby la Loy qui vous étoit imposée. Mais si vous n'avez pas rompu nôtre Traité, vous ne l'avez pas observé à la rigueur. Partageons le differend, vous aurez de l'esprit la nuit, je ne veux point d'une femme stupide; mais

mais vous le ferez le jour pour qui il vous plaira. Mama dans ce moment sentit une pesanteur d'esprit, que bien-tost elle ne sentit mesme plus. La nuit ses idées se réveillèrent; elle fit reflexion sur son malheur; elle pleura, & ne put se résoudre à se consoler; ni à chercher les expediens que ses lumieres luy pouvoient fournir.

La nuit suivante elle s'aperçut que son mary dormoit profondement, elle lui mit sous le né une herbe qui augmenta son sommeil, & qui le fit durer autant qu'elle voulut; elle se leva pour s'éloigner de l'objet de son courroux. Conduite par ses réveries, elle alla du costé où logeoit Ara-

da , non pas pour le chercher , mais peut-être qu'elle se flata qu'il la chercheroit , elle le trouva dans une allée , où ils s'étoient souvent entretenus , & où il la demandoit à toute la nature. Mama luy fit le recit de ses malheurs , & ils furent adoucis par le plaisir qu'elle eut de les luy conter.

La nuit suivante , ils se rencontrèrent dans le même lieu sans se l'estre marqué , & ces rendez-vous tacites continuerent si long-temps , que leur disgrâce ne servoit qu'à leur faire goûter une nouvelle sorte de bonheur ; l'esprit & l'amour de Mama luy fournissoient mille expédiens pour être agreable , & pour faire oublier à Arada qu'elle  
man-

manquoit d'esprit la moitié du temps.

Lorsque les Amans sentoient venir le jour, Mama alloit éveiller le Gnome, elle prenoit soin de luy ôter les herbes assoupissantes, si-tôt qu'elle étoit auprès de luy. Le jour arrivoit, elle redevenoit imbecile, mais elle employoit le temps à dormir.

Un état passablement heureux ne sçauroit durer toujours; la feuille qui faisoit dormir, faisoit aussi ronfler. Un Gnome domestique qui n'étoit ni bien endormi ni bien éveillé, crut que son maître se plaignoit, il court à luy, apperçoit les herbes qu'on avoit mises sous son nez, les oste, croyant qu'elles l'in-

commodoient; Soin qui fit trois malheureux à la fois. Le Gnome se vit seul; il chercha sa femme en furieux; le hazard où son mauvais destin le conduisit au lieu où les deux amans ne se lassoient pas de se jurer un éternel amour; il ne dit rien, mais il toucha l'Amant d'une baguette qui le rendit d'une figure semblable à la sienne; & ayant fait plusieurs tours avec luy, Mama ne le distingua plus de son Epoux. Elle se vit deux maris au lieu d'un, & ne sçut jamais à qui adresser ses plaintes, de peur de prendre l'objet de sa haine pour l'objet de son amour, mais peut estre qu'elle n'y perdit guere,

geure. Les Amans à la longue deviennent des maris.

Leonor acheva ainsi son conte ; & quoy qu'il ne fust pas sans art , & que sa narration ne fust pas sans esprit , le Princc Rosier l'emportoit de beaucoup auprès du Marquis de Lerme ; peu s'en falloit qu'il ne trouvât celuy cy ridicule pour s'exempter de le comparer. Aucune louïange ne sortit de sa bouche ; il sembloit qu'il les dût toutes à Inés ; & qu'il luy auroit dérobé celles qu'il auroit données justement à d'autres.

Leonor outragée de son silence avec quelque forte de raison , resolut de se vanger de luy , en l'empeschant de parler à Inés ; elle y reüssit

par son application ; il la trouvoit par tout ; si-tôt qu'il commençoit à parler à Inés, elle s'apérochoit d'eux, & les interrompoit. La passion de Lerme s'augmentoit cependant par l'obstacle qu'il trouvoit à la declarer, & quoy que Inés en eût la premiere impression à ses charmes, au moins devoit-elle une partie de cette ardeur aux importunités de sa rivale.

Il n'estoit pas possible qu'une passion aussi violente fût ignorée de celle qui l'inspiroit. Le Marquis de Lerme venoit tous les jours chez la Reine ; ses yeux & son empressement marquoient sa passion mesme à ceux qui n'y prenoient pas d'intérêt ; il étoit



étoit aimable, ils étoient de condition à estre l'un à l'autre ; on les empeschoit de s'expliquer leurs pensées, & ils se dédomageoient de leur silence par la vivacité de leurs sentimens.

Ils furent long-temps dans cette contrainte ; mais enfin Dom Louïs de Cordouë ; pere d'Inés , arriva à la Cour, & ce fut une sorte de soulagement à Lerme, de penser qu'il pourroit au moins s'expliquer à luy. Mais le hazard luy donna bien-tost le moyen de parler à Inés meisme, quoique ce fût dans une occasion fâcheuse.

Dom Louïs de Cordouë, que le Roy avoit envoyé en Portugal, en revenoit avec  
la

la Reine, sœur de Philippe II, elle n'avoit point d'autre dessein, que de voir son frere, & la Reine Elizabeth, dont la beauté faisoit beaucoup de bruit. Le Roy reçut la Reine sa sœur, avec une magnificence extraordinaire, & il ajouta les plaisirs aux honneurs qu'il luy fit rendre. Il luy donna une magnifique feste à Aranjues, où toute la Cour fut invitée, les Dames y allerent très-galamment habillées, dans des carosses traînez par des chevaux de Naples. Leonor & Inés estoient avec leur gouvernante, dans un de ces carosses, les Cavaliers estoient à cheval, & entretenoient les Dames aux portieres

tires des carossés. Lerne voyant d'un costé un Cavalier qui parloit à Leonor, alla de l'autre pour parler à Inés mais Leonor plus appliquée aux discours de sa compagne, qu'à ce que luy disoit le Cavalier, faisoit un embarras dans la conversation, qui les empescha tous de songer qu'ils étoient proche de la riviere qui mene à Aranjües, & que les chevaux, malgré l'adresse du cocher, y estoient déjà entrez par un autre endroit que celuy qui estoit guayable. Inés en fut si troublée, qu'elle se mit dans le peril qu'elle vouloit éviter, & faisant un cry, elle s'élança hors du carosse. & tomba dans la riviere, mais Lerne

me prompt à la secourir, se jetta après elle, & l'en retira.

Le Cocher cependant sçut manier les Reines des chevaux avec tant d'habileté, qu'il les détourna de la rivière; mais quand ils en furent sortis, ils coururent d'une telle fureur, qu'il n'en fut plus le maistre, & que Leonor qui étoit dans le carosse, se trouva dans un peril aussi grand que sa compagne, sans que personne l'en tirast, parce le Cavalier qui luy parloit ne put devancer les chevaux pour les arrester.

Inés s'estoit évanouie de la frayeur qu'elle avoit eüe, & de l'eau qu'elle avoit avalée; mais quelques gens estant ar-  
ri-

rivez, on la porta dans une maison qui n'étoit pas loin de là, & on la fit revenir à force de soins. Si-tôt qu'elle fut en état de distinguer les objets, qu'elle vit Lerne à ses pieds, & qu'elle songea que c'étoit apparemment luy qui l'avoit tirée du peril, la joye d'être obligée à un homme qu'elle avoit tant de penchant à aimer, fut son premier mouvement; mais cette mesme pensée lui donnoit de la crainte. Lerne qui remarqua son embarras, fut quelque temps sans oser luy parler: enfin rompant silence: Je suis bien malheureux, Madame, luy dit-il, je ne demandois point d'autre récompense que vôtre consentement au bonheur.

heur que j'ay eu de sauver vos jours, mais vous me le refusez. Je vous dois la vie avec plaisir, luy dit elle, mais je suis embarrassée de me trouver seule icy. Eh, Madame, luy dit-il, vous y estes avec un homme qui vous adore, & qui n'a jamais pû vous le dire. Je m'attire vostre colere, peut-estre, en vous parlant, je tremble, & je me trouve dans un peril plus grand que celuy que vous venez d'éviter, ne me laissez pas dans l'incertitude où je suis: Je ne puis vous répondre, lui dit-elle, tant que je seray dans ce lieu. Eh, Madame, s'écria-t-il, quand pourray-je vous parler ailleurs mille obstacles s'y opposent, & je

je ne vous voy pas disposée à souffrir que je m'explique avec les personnes qui ne sçauroient manquer d'approuver ma passion pour vous. Et de qui mon bonheur dépendroit-il, si je ne le faisois dépendre de vous seule? Je ne vous défend rien, luy dit-elle, que de demeurer avec moy davantage.

Lerme la quitta avec une douleur meslée de joye, il luy sembloit qu'elle approuvoit ses desseins pour le mariage, mais que c'estoit sans passion de sa part, & cette pudeur extrême qu'elle lui marquoit lui paroissoit trop incompatible avec de l'amour.

Lerme la quitta pour chercher dequoy la ramener à  
Ma-

Madrid, où elle vouloit retourner, parce qu'elle n'étoit pas en état de paroître à la Feste, mais dont Louis ayant appris qu'elle étoit tombée, venoit la chercher luy-mesme, & l'y fit conduire.

De son côté il avoit secouru Leonor en se mettant sur le passage des chevaux qu'il avoit arrestez. La reconnoissance de Leonor avoit été égale au danger qu'elle avoit couru, son trouble avoit augmenté sa beauté, & il n'y avoit pas été insensible, il retourna à Aranjués, où il s'attacha le reste du jour à lui parler, & Leonor concevant l'esperance de se vanger d'Inés & de Lerme, si elle rendoit Dom Louis amoureux,  
em-



employa tout ce qu'elle avoit d'artifice dans l'esprit, pour se rendre maistresse du sien.

Dom Louïs avoit pour l'amour un penchant que cinquante ans n'avoient pû affoiblir, & il avoit assez de fortune pour pouvoir attendre un heureux succez dans ses desseins.

Le Marquis obtint aisément de luy la permission de pretendre à sa fille; mais aussitôt que Leonor apprit cette nouvelle, elle tourna l'esprit de Dom Louïs avec tant d'art, qu'il délibéra longtemps sur ce mariage après l'avoir approuvé, Le retardement parut de mauvais augure à ces Amans; cependant ils se parloient chez la Reine,

ne , ils avoient du moins le soulagement de s'affliger ensemble.

Inés à la faveur du mariage, s'estoit accoutumée à entendre parler d'amour ; elle avoit mesme appris à répondre en la mesme langue. Leonor interrompoit moins ses discours , parce que Dom Louïs l'occupoit, & que voulant s'emparer de son esprit pour leur nuire , elle avoit de longues conversations avec luy.

On ne respiroit que la joye, & on ne cherchoit que les plaisirs à la Cour. Les filles de la Reine inventerent un jeu qui en amena de nouveaux ; on prenoit tout bas des avis pour quelqu'un de  
la

la compagnie ; chacun donnoit le sien ; & si un Cavalier se rencontroit dans la même pensée avec une Dame , il étoit obligé de lui donner une fête : On demanda des avis pour Inés ; & Leonor curieuse de ce qui en arrivoit , songea à se rencontrer , s'il se pouvoit , avec le Marquis de Lerme ; elle conseilla à Inés d'aimer celuy qui l'aimeroit le mieux ; c'estoit l'avis du Marquis , & selon les regles du jeu , il donna une feste à Leonor , la feste fut magnifique & galante ; une partie de la Cour y estoit , mais il ne put se contraindre au point de n'en pas faire presque tous les honneurs à Inés , quoyque Leonor eût lieu

D

de

de les attendre; aussi ne fut-elle pas maistresse de son dépit. En vérité, dit-elle à Lerme, si on m'avoit demandé des avis pour vous, je vous eusse conseillé de donner une feste à Inés plutôt qu'à moy. On doit tout pardonner à un Amant, luy dit-il; vous n'ignorez pas que j'aime Inés, elle est icy.

Il pouvoit parler de son amour, puisque Dom Louis luy avoit permis de prétendre à sa fille, mais il en parloit à une Amante. Jamis la preference qu'il donna à Inés ne luy avoit esté si sensible; & quoy qu'elle n'en eust point douté, il n'en estoit pas venu jusqu'à la luy declarer, elle trouva même

me de l'incivilité à dire à une jeune personne qu'il avoit de l'amour pour une autre. Dans la suite il parut ne pas faire d'attention au reproche qu'elle luy avoit fait de s'acquiter mal de la feste à son égard. Il ne parla qu'à Inés, & Leonor ne garda plus de mesures, l'amour ny la haine ne demeurent guere à moitié chemin, Leonor n'avoit point accepté les propositions de mariage que luy faisoit Dom Louis. Un reste de tendresse qu'elle sentoît encore pour Lerme, laissoit dans son cœur malgré elle, l'esperance de l'épouser, s'il pouvoit se rebuter par les obstacles qu'elle apportoit à son mariage avec Inés, mais enfin le dépit s'em-

parant de son esprit, ne luy  
laisa plus que l'envie de se  
vanger.

Dés le lendemain elle dit  
à Dom Louïs qu'elle l'épou-  
feroit, à condition qu'il de-  
clarât ouvertement aux Ler-  
mes, que leur alliance ne luy  
étoit plus agreable, & qu'il  
engageast Inés au Baron de  
Silva, son frere.

Ce Baron, dont l'esprit  
ny le cœur n'avoient aucu-  
ne delicateffe, ne put cepen-  
dant estre insensible à la beau-  
té d'Inés. La pensée d'épou-  
fer une personne si charman-  
te, fit naistre dans son ame  
une sorte d'amour qui n'avoit  
que des desirs.

Dom Louïs estoit trop  
amoureux pour n'accepter  
pas

pas la proposition telle qu'elle pût être , de sorte qu'il deffendit à sa fille de parler jamais au Marquis de Lerme, & qu'il luy commanda de regarder le Baron de Silva comme un homme qu'il luy destinoit pour son Epoux.

Jamais douleur ne fut pareille à celle qu'Inés sentit à ce revers. L'ordre estoit si terrible , qu'elle eut la force d'y desobeir en partie , & bien qu'elle crût être resoluë à ne plus voir le Marquis de Lerme , elle sentit bien qu'elle ne pourroit jamais se résoudre à épouser le Baron de Silva. Ce n'est pas que le premier de ces maux ne luy parût tres-grand , mais toujours elle esperoit trouver quelque

consolation dans le mérite de sa constance.

Après avoir passé la nuit dans les larmes, Inés fut obligée d'aller à l'appartement de la Reine, & en traversant une galerie qui y conduisoit, elle trouva le Marquis de Lerme, à qui Dom Louïs avoit fait sçavoir ses intentions.

Il estoit venu la dans l'esperance de la rencontrer, & pour apprendre sa dernière résolution. La tristesse se voyoit également peinte sur leur visage, ils se regardoient d'une manière qui exprimoit leur malheur, & les sentimens qu'ils en avoient. Il faut nous dire adieu pour jamais, luy dit Inés, en jettant des larmes,



mes, & nous avons encore de plus grands maux à craindre. On veut que j'épouse le Baron de Silva. Le Baron de Silva ? s'écria douloureusement le Marquis, je n'ay rien à vous dire, ajoûta-t-il avec beaucoup de respect, si non que je vous aimeray toujours. C'est me prescrire ce que j'ay à faire, luy dit Inés, & vous verrez à quel point ira ma fidélité. Là dessus elle le quitta, ne pouvant demeurer davantage en ce lieu sans danger d'y être surprise.

Inés se jetta aux pieds de la Reine, & la supplia de vouloir bien se servir de son autorité, pour l'empescher d'épouser le Baron de Silva, mais Leonor l'avoit preve-

nuë en faveur de son frere ,  
 & ce ne fut qu'en versant  
 un torrent de larmes , qu'I-  
 nés obtint de la Reine qu'en  
 faveur de son premier enga-  
 gement elle obligeast Dom  
 Louïs à luy accorder le de-  
 lay de quelques mois.

Lerme & Inés ne pouvant  
 plus se parler , trouverent  
 les moyens de s'écrire par  
 une fille nommée Matilde,  
 qui estoit absolument à Inés,  
 mais ce plaisir innocent pro-  
 duisit une malheureuse avan-  
 ture.

Le Prince Dom Jean d'Au-  
 triche , qu'on avoit tenu  
 pour le fils de Quiciada , fut  
 reconnu par Philippe II.  
 pour fils de Charles Quint.  
 Cette reconnoissance se fit  
 à

à Vailladolid. Le Roy estant à la chasse , le fit venir , & l'embrassa comme son frere , en presence de toute la Cour. Ils y passerent quelques jours , & ils revinrent à Madrid. La Reine y estoit demeurée à cause de sa grossesse , & elle se promenoit dans le jardin du Palais , quand on luy vint dire que le Roy arrivoit avec le Prince Dom Jean. Elle alla jusqu'à la porte les recevoir , & tout le monde l'ayant suivie , chacun s'empressoit à regarder ce nouveau Prince. Pendant cette confusion , celle qui faisoit tenir à Lerme les Billets d'Inés , crut pouvoir luy en rendre un sans qu'on le remarquât ,

de sorte que s'avançant vers luy, & luy ayant parlé, elle le luy donna; il le prit, & le mit dans sa poche avec précipitation, en attendant qu'il püst sortir pour le lire; mais le Baron de Silva qui n'estoit pas loin de la, & qui examinoit toutes ses actions avec l'application d'un rival, s'approcha, & la presse redoublant; il tira adroitement le Billet de la poche de Lerme. Ce Marquis sortit quand il put se débarasser de la presse; & passa dans une allée du jardin, pour lire la Lettre d'Inés; mais qu'elle fut sa douleur, lorsqu'il ne la trouva plus! Le Baron de Silva qui s'en estoit faisi, le lisoit dans une autre

tre

tre allée, & y trouva ses paroles.

*Je trouve toujours dans vos Lettres une reconnoissance qui me blesse, & qui ne permet qu'une foible idee de vostre passion. Il est vray que pour vous j'ay resisté aux volontez de mon pere, & vous m'en paroissez toujours surpris. Qu'il me seroit cruel d'en avoir tant fait, si vous ne vous y estiez pas attendu! Quand vous m'estes si obligé de ma conduite, vous ne me l'estes point assez de mes sentimens; ils'en faut même beaucoup que vous ne les connoissiez: vous ne sentez point combien j'ay dû m'opposer à ce qui peut m'empescher d'estre à vous. Je suis encore offensée de vos craintes sur l'avenir, Pourquoi vous*

84 *Inés de Cordoïse ,*  
*Baron de Silva , decide d'une cho-*  
*se dont j'ay déjà décidé en vostre*  
*faveur ? Ne scauriez-vous vous*  
*assurer sur mon cœur , & sur mon*  
*courage ? Laissez-moy le soin d'é-*  
*viter ce mariage sans qu'il vous*  
*en couste rien ; vous aurez plus*  
*de plaisir à vous en fier à moy ,*  
*& je vous en auray plus d'obli-*  
*gation.*

Le Marquis de Lerme qui estoit dans une furieuse inquietude de ne pas trouver cette Lettre , retourna sur ses pas , & rencontra le Baron de Silva , comme il la lisoit avec beaucoup d'application & de colere. Lerme s'approchant doucement , le surprit ; il estoit assez près de luy pour reconnoître l'écriture

criture d'Inés, & il luy demanda qui luy avoit mis cette Lettre entre les mains. Le Baron qui lisoit l'endroit où l'on parloit de luy, répondit à Lerme qu'il acceptoit ce deffi dont Inés avoit peur. Lerme à qui il estoit de la dernière importance de reprendre la Lettre d'Inés, la luy arracha des mains, & luy dit qu'après cela il estoit prest de luy en faire raison en lieu propre pour se battre. Mais Silva outré de colere, tira l'épée, & malgré le respect du lieu, luy en donna un grand coup avant qu'il pust le parer. Cependant Lerme eut encore la force de tirer son épée, & d'en percer le bras droit du

Ba-

Baron, qui laissa tomber la sienne de la douleur qu'il sentit. Lerne se mit en devoir de la ramasser ; mais estant affoibly par le sang qu'il perdoit, il tomba de maniere qu'elle estoit cachée sous luy. Il tint néanmoins son épée entre ses mains, & Silva la luy voulant arracher, reçut un coup au visage qui le fit entrer dans une fureur extrême.

Ce combat ne pouvoit avoir que des suites funestes, si beaucoup de gens ne fussent accourus, & n'eussent obligé le Baron à la fuite. Il avoit commencé le combat, & il n'auroit pas esté excusable envers le Roy, de s'être battu dans son Palais,  
&



& presque sous ses yeux; de sorte que Dom Louïs estant un de ceux qui estoient venus au bruit, le fit sauver par une petite porte qu'il trouva ouverte. Comme tout le monde avoit suivy le Prince Don Juan, & que la maison de Dom Louïs n'estoit pas éloignée, il fut aisé au Baron de Silva d'y aller sans être vû que de fort peu de gens. On mit le premier appareil sur ses playes qui n'estoient pas dangereuses, & le soir on le transporta à un lieu moins connu. Cependant le Marquis de Lermé ayant perdu beaucoup de sang, demeura estendu sur la place, & le bruit courut qu'il étoit mort. Inés, dont les chagrins n'avoient point cessé depuis

depuis long-temps , ne put soustenir cette derniere attaque , & s'évanoüit entre les bras d'une fille de la Reine. Leonor même ne fust pas insensible à cette nouvelle , & se trouva heureuse d'apprendre que son frere estoit blessé, pour pouvoir cacher son desordre.

On transporta le Marquis de Lerme , & on s'apperçut qu'il n'estoit pas sans vie. Le Roy témoigna une grande colere de ce qu'il avoit tiré l'épée si près de luy. Il ordonna au Duc de Lerme son pere , de luy répondre de sa personne jusqu'à ce qu'il fust guery. Les Medecins ne trouverent pas sa playe dangereuse , & ses amis

amis tâcherent d'adoucir l'esprit du Roy , en luy représentant que son crime n'étoit que d'avoir deffendu sa vie.

Le Prince Dom Juan qui l'avoit connu à Toledé , s'employa pour luy avec beaucoup d'ardeur , mais il ne put empêcher que le Roy ne releguât ce Marquis à Alcalá. Le Baron de Silva sçachant bien qu'il étoit le plus coupable , partit secretement de Madrid , où on l'avoit fait chercher , & alla à Seville , où il épousa une fille dont il devint amoureux , qui étoit d'une naissance fort disproportionnée à la sienne. Comme ce qu'il avoit senti pour Inés étoit moins une passion qu'un dessein

sein de l'épouser, ce dessein quoyque formé, n'avoit pû se soustenir contre l'absence.

Leonor fut au desespoir de ce mariage; elle ne voyoit plus de moyen sur de se venger de Lerme, & elle différa d'épouser Dom Louis. Lerme fust délivré d'un rival, mais le déplaisir d'être éloigné d'Inés, ne luy laissoit point goustier ce repos; tout homme luy paroissoit un rival, & le pouvoit estre. Il pensoit bien quelquefois qu'Inés partageoit le chagrin de son absence, mais ce n'étoit pas la voir.

Le Prince Dom Juan vint jusqu'à Alcalá pour l'y visiter, & l'amitié de ce Prince l'au-

l'auroit contolé si un Amant le pouvoit estre éloigné de sa maistresse. La liaison de Dom Juan & du Marquis de Lerme avoit commencé dès leur enfance, ils avoient appris leurs exercices ensemble à Toledé, l'Ecole de tous les jeunes Seigneurs de la Cour.

Dom Juan qui en ce temps là ne se croyoit encore que le fils de Quiciada, se tenoit honoré que Lermel'eust distingué des autres pour en faire son amy, & depuis qu'il fut reconnu pour le fils de Charles-Quint, il n'en voulut estre regardé que sur le même pied. Après que Lermé eut esté cinq ou six mois à Alcalá, on sçut qu'il se tramoit des  
re-

rebellions nouvelles du côté de la Flandre. Le Prince Dom Carlos avoit un extrême desir d'y aller à la teste des troupes qu'on y devoit envoyer, mais le Roy qui ne vouloit pas le rendre maître de tant de forces, de peur qu'il n'abusast de son pouvoir, donna le commandement de ses troupes au Duc d'Albe. Le Marquis de Lerme avoit déjà signalé sa valeur en plusieurs rencontres; ses amis, & sur tout le Prince Dom Juan, prirent cette occasion pour demander sa grace, & ils n'eurent pas de peine à l'obtenir.

Inés revit son Amant pour quelques jours, mais les défenses de luy parler furent re-

redoublées; & après avoir esté si long-temps sans le voir, c'estoit pour elle une espece de gesne, à la verité moins cruelle que l'absence, mais plus cruelle que tous les autres maux. Il chercha à la voir en particulier; elle le souhaita, & contre l'ordinaire de l'amour. Ce ne fust point assez, la fortune leur manqua. Lerme partit avec le Duc d'Albe, & il fut heureux dans tous les emplois que ce General luy donna. Les rebellions de Flandre se calmerent pour quelque temps par la severité du Duc d'Albe, qui fit arrester les Comtes d'Horn & d'Egmon, chefs de la revolte.

Le Duc d'Albe ayant establi

bly une espèce de tranquillité, renvoya le Marquis de Lerme avec quelques troupes, & demeura encore en Flandre pour maintenir ce qu'il avoit fait.

Lerme revint à Madrid, & y trouva de tristes changemens. La Princesse Deboily ne pouvant plus souffrir l'indifférence de Dom Carlos commença à le haïr cruellement, & prit soin d'inspirer ce sentiment à son mary; il avoit déjà beaucoup de penchant à nuire au Prince, parce qu'ayant esté son gouverneur, il l'avoit toujours traité si durement, qu'il l'auroit craint pour maistre. Ils concerterent de le perdre; ils firent comprendre au Roy que  
ce



ce Prince avoit des liaisons criminelles avec la Reine, & l'on sçait que Philippe II. qui étoit d'un naturel violent, & impitoyable, condamna à la mort ce fils unique qui choisit pour supplice d'avoir les veines coupées dans un bain.

Peu de temps après la Reine, à ce qu'on pensa, ne fut pas exempte de ses fureurs; il la fit empoisonner, quoy qu'elle fust grosse. Le Marquis de Lerme arriva le jour de cette mort; il trouva Philippe II, dans un état assez tranquille pour luy donner audience, & pour raisonner avec luy sur tout ce qui s'étoit passé en Flandre; il fut même si malheureux dans cette conference, qu'il plut à son  
mai-

maître ; lequel estant obligé d'envoyer en France la nouvelle de la mort de Lisa, l'honora de cét employ ; il le chargea aussi de faire un Traité secret avec Charles IX. & Catherine de Medicis , contre les Huguenots qui avoient pour Chefs des personnes considerables.

Lerme reçut cette marque d'estime avec une douleur qu'il fut contraint de cacher sous les dehors de la reconnaissance. Il falloit encore s'éloigner d'Inès, il mettoit au même rang sa disgrâce passée, & les honneurs dont elle étoit suivie , & ils luy paroissoient un long enchainement de malheurs ; le desordre où étoient routes choses  
par

par la mort de la Reine, luy fit trouver le moyen de voir Inés, & la veille de son départ il se glissa le soir dans un cabinet où elle estoit seule. D'abord Inés fut surprise de voir Lerme dans ce lieu, & les suites fascheuses pour sa reputation que pouvoit avoir cette entre-vûë, se presenterent à son esprit, mais ces reflexions cederent au plaisir de le voir & de luy parler.

Ils se rendirent un compte exact de tous les sentimens qu'ils avoient eus dans leurs disgraces, & ils virent bien à la maniere dont ils s'aimoient, qu'ils s'aimeroient toûjours, mais ils ne laisserent pas de s'en deman-

E der

der mutuellement des assurances. Vous ne doutez point de la sincérité de mon cœur; je ne doute point de la sincérité du vôtre; dit le Marquis à Inés. Mais enfin dites moy que jamais je ne le perdray. Vous ferez plus d'une conquête, il va renaître des Barons de Silva; pourrez-vous toujours résister aux volontez d'un père? Répondez-moy des événemens; songez que je suis le plus malheureux de tous les hommes. Je vous aime, je ne vous verray point, & un pressentiment cruel me fait appréhender encore mon retour autant que je le souhaite. Hé quand on est aimé comme vous êtes, qu'a-t-on à craindre, luy ré-

pon-

pondit Inés ? C'est mon bonheur qui fait mon inquiétude , luy dit-il. Je scay toute ce que vous valez , je me suis attaché à vous sans reserve ; & s'il falloit m'en separer , que me resteroit-il , quel bonheur pourrois-je me promettre , en perdant le moindre de vos sentimens ? Vous aurez encore long-temps ces alarmes , luy dit-elle , si vous les avez tant que vous ferez aimé , mais connoissez-moy ; fiez-vous à mon cœur , à mes sentimens , & plus que tout à vous-même. Hé , qui pourrois-je aimer que le Marquis de Lerme ? Y a-t-il quelqu'un dans le monde qui ne le doive rassurer. S'il ne faut que vous répondre des événemens ,

E 2      croyez

croyez que vôtre absence m'a trop bien fait connoître le supplice de vivre sans vous, & que si je n'avois l'esperance d'être un jour à vous, je renoncerois à la vie; & ne voyez vous pas que je ne puis jamais changer, le present vous est un gage de l'avenir.

Ils s'entretinrent encore long-temps, & ils eurent le loisir de s'expliquer toutes leurs pensées. Cependant quand ils se furent quittez, ils retrouverent beaucoup de choses qu'ils avoient oubliez à se dire. L'erne sortit sans être vû de personne, & le lendemain il partit pour aller en France.

On fit de magnifiques obseques à la Reine, & toutes

tes les filles d'honneur furent congédiées. Inés revint à la maison de Dom Louïs; il la traita en fille desobéissante; il luy donna sa chambre pour prison, & elle ne voyoit personne à qui elle pût confier ses douleurs, mais c'estoit fortifier sa passion, que de luy oster tout secours elle y pensoit sans cesse, & jamais elle n'avoit tant aimé Lerme que depuis qu'elle n'entendoit plus parler de luy.

Elle fut quelques mois dans cet estat; mais enfin Leonor n'ayant pû venir encore à bout de se vanger du Marquis de Lerme, en conservoit toujours le desir; quoy qu'elle trouvât des

avantages du costé de la fortune à épouser Dom Louïs, elle avoit touÿours differé ce mariage, de peur de voir ralentir l'amour d'un Epoux. & d'être moins en état de lui faire entreprendre tout ce qu'elle paroïssoit souhaiter. Elle n'avoit osé le presser de marier sa fille tant que la Reine avoit pû la proteger; mais la Reine n'étant plus, elle luy fit comprendre qu'enfin elle se resoudroit à l'épouser pourvû qu'il songeât à un établissement pour Inés avant que de se marier luy-même, parce qu'il ne luy estoit pas possible de se resoudre à avoir touÿours devant les yeux une personne qu'elle accusoit de tous les malheurs de son frere.

Dom



Dom Louïs toujours amoureux , ne manqua pas d'approuver ces raisons , & songea à luy oster bien-tôt tout sujet de retardement. Il jetta les yeux sur le Comte de Medina de las Torres , arrivé depuis peu à la Cour , & qui étoit déjà d'un âge avancé ; il connoissoit Lerme depuis la dernière guerre ; mais ayant presque toujours été hors de Madrid , il ignoroit sa passion pour Inés.

Dom Louïs le mena dans la chambre de sa fille , & lui dit qu'il le luy destinoit pour mary. Las Torres la vit sans la regarder , & la moitié des charmes de son visage furent perdus pour luy ; ce n'étoit pas qu'il craignist de trop

s'attacher à la beauté; au contraire, on peut dire que le peu de connoissance qu'il avoit de ce peril l'en garentissoit.

Inés sortit du triste repos dont elle s'étoit fait une habitude. La retraite luy faisoit gouster une certaine douceur qu'elle ne croyoit plus devoir été troublée, & elle esperoit du moins n'avoir plus qu'à regretter l'absence du Marquis de Lerme; mais la dureté de Dom Louïs alloit encore jusqu'à ne luy laisser pas goûter ce douloureux plaisir dans toute sa pureté, & elle avoit à y mesler la crainte de ne pouvoir pas luy paroistre aussi fidelle qu'elle le luy avoit promis. Elle demanda du temps pour se  
re-

refoudre à ce mariage ; & comme on ne luy donna que huit jours , elle chercha le moyen de les employer à se mettre en sûreté. Un Convent luy parut le seul azile contre son pere. C'estoit, il est vray, renoncer au Marquis pour jamais ; mais c'étoit n'être à personne , & elle luy écrivit cette Lettre.

*L'autorité de mon pere l'emporte sur mes promesses , mais non pas sur ma passion , il me veut forcer à un mariage. Pour éviter une si cruelle destinée , je prends la resolution de me retirer dans un lieu où je n'auray point d'autre bien que de penser à vous en liberté , & je le prefere à tous les autres biens du monde.*

E 5 Inés

Inés voyant que ses larmes, & que ses prieres étoient inutiles, feignit d'accepter le party qu'on luy proposoit, afin d'avoir plus de liberté de suivre son dessein; & la veille du jour destiné pour son mariage avec le Comte de las Torres, elle sortit avec Elvire, l'une des filles qu'il luy avoit déjà données pour la servir, & qu'elle avoit gagnée par sa douceur, & elles allerent à une maison de Religieuses, dont la sœur de Dom Louïs étoit Abbessé.

La tante d'Inés luy avoit toujours témoigné une amitié particuliere; & la voyant venir à elle toute en pleurs luy demander sa protection, elle ne la luy refusa pas.

Elvire

Elvire ( c'étoit le nom de cette fille , qui avoit suivy Inés ) alla dire au Comte que sa maistresse étoit resoluë de ne point revenir , & de se faire Religieuse. Las Torres demeura surpris , & alla à l'heure mesme chercher Dom Louïs pour luy en apprendre la nouvelle. Ce pere qui vouloit être obey en fut outré de colere. Leonor en fut desesperée ; cette marque de constance qu'Inés alloit donner au Marquis de Lerme en renonçant à luy , le devoit engager à l'aimer toujours. Inés avoit mesme un an à déliberer avant que d'estre Religieuse. C'estoit trop de retardement pour la vengeance de Leonor , & mé-

me pour l'amour de Dom Louis, à qui elle avoit protesté qu'elle ne l'épouleroit jamais qu'Inés ne fust mariée.

Il se presenta bien-tôt une occasion d'intimider Inés. Le Marquis de Lerme ne put demeurer ferme dans son devoir, en apprenant qu'elle alloit estre perduë pour luy. Sa raison l'abandonna; il partit de France, mit toutes les affaires entre les mains d'un homme en qui il se confioit, & sans considerer qu'il faisoit un crime d'estat, il n'écouta que son amour.

La diligence qu'il fit dans son voyage fut ce qui l'empescha d'arriver assez tost. La fatigue & le chagrin le firent tomber malade, & la  
nou-

nouvelle de son départ le devança de quelques jours. Philippe II. estoit trop levere pour pardonner une faute de cette nature ; & joignant la colere à sa dureté naturelle, il le fit arrester proche de Madrid , & luy fit faire son procez par le Conseil d'Estat. Dom Louïs. de Cordoüe en estoit le Chef , las Torres tenoit le second rang , & leur autorité avec leur credit , les rendoit maistres de sa destinée. Sa mort, ou une prison perpetuelle , estoient les peines qu'on luy pouvoit imposer. La mort estoit proportionnée à la severité du maistre , & devoit effrayer ceux qui auroient esté capables de  
man-

manquer à leur devoir. La prison perpetuelle étoit proportionnée au crime ; ainsi ces deux partis étoient en quelque façon au choix des Juges. Dom Louïs fit sçavoir à sa fille qu'elle avoit un moyen de sauver la vie de Lerme , dont il n'étoit l'ennemy que parce qu'elle l'aimoit ; que si elle se resolvoit à épouser le Comte de las Torres , ils se joindroient pour adoucir l'Arrest qui se devoit rendre contre Lerme.

Inés n'estoit point à l'épreuve de telles menaces. Sa résistance fut à bout ; & quoy qu'elle pensât que sa constance , toute mortelle qu'elle auroit été pour Lerme , luy seroit plus agreable que la vie :  
qu'elle



qu'elle vouloit luy conserver; c'étoit portant son plus pressant devoir que de le sauver,

Elle dit à son pere que puisqu'il avoit contribué lui-même à faire naistre son inclination pour Lerme, elle luy avoüoit que la seule vûë de le tirer de peril pouvoit la déterminer, & qu'ainsi pour épouser las Torres, elle attendroit que la vie de Lerme fust en sûreté.

Leonor ne haïssoit pas assez Lerme pour vouloir sa mort. Sa longue prison, qui étoit la seule grace qu'on luy pût faire, la mettoit hors d'état de songer à un mariage avec luy; de sorte qu'elle donna parole à Dom Louïs de l'épouser le même jour qu'il

qu'Inés épouferoit las Torres.

Le Conseil fe tint , quelques Juges opinerent à la mort mais par le moyen de Dom Louïs & de las Torres, la pluralité des voix n'alla qu'à la prifon perpetuelle.

Dom Louïs époufa Leonor, & Inés époufa le Comte de las Torres, dont le cœur n'ayant jamais connu l'amour, s'engagea par le mariage. Comme il n'avoit eu que de foibles defirs, ils augmentèrent par fon bonheur.

Lors qu'Inés eut époufé le Comte de las Torres, & qu'elle fe vit hors d'eflat de pouvoir jamais eftré à Lerme, ny mefme de penfer à luy fans fcrupule, elle fut  
fur-

surprise de s'estre jettée elle-mesme dans cet abisme. La difference de ses malheurs presens , & de ses malheurs passez , luy parut très-grande , tout importunoit son esprit , & luy sembloit un nouvel obstacle à ses sentimens , elle se trouvoit mesme contrainte en quelque sorte par Elvire qui estoit toute à elle , & que le Comte de las Torres luy avoit renduë. Sa douleur avoit honte de paroistre aux yeux d'autruy avec tant de violence , & tant de transport. La crainte qu'elle avoit de s'expliquer , luy faisoit sentir vivement combien les mouvemens de son cœur luy devoient estre suspects , si elle

elle n'avoit été qu'avec elle-même , elle n'auroit jamais pensé qu'un amour si malheureux eust été un crime. Cependant vaincuë par les prieres d'Elvire , à qui elle n'avoit jamais découvert ses sentimens , & qui ne pouvoit soustenir la vûë de ses larmes , enfin pressée par son inclination de parler de Lerme , elle la luy avoua en s'excusant d'une maniere qui faisoit appercevoir qu'elle n'étoit pas tout à fait excusable.

Le Marquis de Lerme avoit été amené à Madrid ; il y estoit prisonnier , on le gardoit avec la dernière rigueur ; on ne le laissoit parler à personne , ny recevoir aucune

Let-

Lettre; de sorte qu'il igno-  
roit absolument la destinée  
d'Inés. C'estoit un cruel re-  
doublement à ses maux, que  
l'incertitude de ce qui regar-  
doit sa maistresse; la Com-  
tesse de las Torres de son  
costé estoit mortellement af-  
fligée des peines qu'il souf-  
froit pour elle; ses yeux étoient  
toujours baignez de pleurs.  
Elvire, avec qui elle s'estoit  
accoutumée à s'entretenu de  
sa passion, cherchoit tout ce  
qui la pouvoit consoler, &  
bien tôt il se presenta des oc-  
casions de la servir. Le frere  
d'Elvire fut nommé pour gar-  
der Lerme en l'absence du  
Lieutenant du Chasteau où il  
estoit enfermé. Cependant  
elle ne commença point par  
dire

dire cette nouvelle à la Comtesse , mais elle luy representa que Lerme estoit digne qu'on luy donnât quelque soulagement par des Lettres , s'assurant que rien n'estoit impossible , pourvû que la volonté ne manquât pas. Ces discours estonnerent d'abord la vertu de la Comtesse , elle les rejetta même comme chimeriques , ensuite elle s'accoustuma à les souffrir comme tels. Les malheurs où Lerme estoit réduit pour l'avoir aimée , demandoient qu'elle les adouciât , & par pitié , & par justice , quand même l'amour n'y auroit pas eu de part. Peu à peu elle parvint à n'être plus embarrassée que de la

la difficulté de réüffir, alors Elvire luy apprit que son frere estoit en pouvoir de luy rendre service. Ce fut encore un nouvel obstacle pour Inés, que la facilité de manquer à son devoir; mais si le projet luy avoit plü estant impossible, il luy plut enfin étant aisé. Elle voulut écrire à Lerme, mais par où commencer? comment luy dire au milieu de tout ce qu'il souffroit, qu'elle n'avoit pü éviter d'estre à un autre? Les Lettres suffisoient-elles pour l'excuser dans une telle conjoncture? Que dira-t-il, ma chere Elvire, s'écrioit-elle; de ce que je n'auray pü luy garder mes promesses? Il me croira foible &

& legere malgré ce que je luy écriray ; & puis-je trouver des termes raisonnables pour accorder mon mariage avec mes sentimens ?

Elvire voyant par cet embarras qu'elle avoit plus d'envie de voir Lerme que de luy écrire ; ne chercha qu'à la favoriser.

La Comtesse après estre convenüe avec elle-mesme, qu'une Lettre mettroit Lerme dans un plus cruel estat que celuy dont elle le vouloit tirer, resolut de le voir, s'il se pouvoit ; dans la prison ; il meritoit cette faveur autant par ses malheurs que par les sentimens qu'elle avoit pour luy ; il avoit des Lettres d'elle qu'elle se dit qu'il

estoit



estoit de son devoir de redemander. Enfin elle sçut trouver des raisons de vertu dans ce que l'amour seul luy faisoit entreprendre.

Elvire fit consentir son frere à tout ce qu'elle luy demanda, parce qu'il trouvoit peu de risque pour luy à laisser voir Lerme à des femmes qui estoient engagées par elles mesmes à garder le secret, & parce qu'on eut soin de le gagner par des presens considerables. Elvire apprit le succez de sa negotiation à la Comtesse, qui se voyant en pouvoir d'apprendre à Lerme qu'elle estoit mariée, ne regarda ce moment qu'avec terreur.

Voicy le dernier jour qu'il  
m'ai-

m'aimera , s'écria-t-elle ; je vais luy oster toute esperance , & cependant je ne puis souffrir la moindre diminution à sa tendresse ; c'est bien assez que mon devoir me fasse combattre la mienne.

Elle envoya Elvire avec une Lettre qui le preparoit à la voir ; & qui ne luy apprenoit point son mariage ; mais il étoit arrivé des changemens à la fortune de Lerme.

Le Prince Dom Juan qui n'estoit appliqué qu'aux moyens de le servir , avoit laissé passer les premiers transports de Philippe II. & pour agir plus sûrement , il avoit esté quelques temps sans agir , il avoit même feint d'oublier son

son amy, & d'entrer dans la colere du Roy, afin d'avoir plus de facilité à la luy faire perdre; la conjoncture en arriva. Dom Juan fit naistre au Roy l'envie d'entretenir luy-même ce prisonier sur ce qu'il avoit commencé de negocier en France; insensiblement il vint à l'excuser sur la violence des passions qui meritoient de faire pardonner les fautes dans un homme qui en fait pour la premiere fois. On n'avoit pas ignoré la passion de Lerme pour Inés; & il n'estoit pas douteux que l'amour n'eust fait tout son crime. Le Roy avoit toujours aimé ce jeune homme; ainsi on luy porta sa grace, & on le délivra.

F

dans

dans le temps qu'il l'esperoit le moins.

Elvire en ce moment venoit de la part de la Comtesse. Le premier soin de Lermé avoit été de luy demander si Inés n'étoit point mariée, en quel lieu elle étoit; enfin si elle l'aimoit encore. Elvire, qui sçavoit que sa maîtresse se reservoit de luy apprendre elle-mesme une nouvelle si cruelle, qu'elle ne luy pouvoit être annoncée que par une personne chere; luy dit qu'il avoit lieu d'être content de l'amour; & enfin comme il la pressoit sur le mariage d'Inés, & que c'étoit avouer que de ne pas répondre: elle luy dit qu'Inés pouvoit être encore à luy. Cette parole l'ayant

l'ayant rassuré, il ne songea plus qu'à la voir.

Comme la Comtesse de las Torres étoit résoluë de luy parler dans le jour, Elvire demanda à Lerme s'il pouvoit la suivre dans le lieu qu'elle luy marquoit, & qui n'étoit pas loin de là. Lerme l'ayant assurée que son unique soin étoit de voir Inés, il envoya supplier le Prince Don Juan, qui luy avoit fait dire qu'il le meneroit aux pieds de Philippe Second l'après-dînée, de vouloir bien luy donner aussi ce matin pour être plus en état de se présenter devant luy; il se laissa conduire par Elvire dans un appartement dont elle dispoit, parce que les maîtres étoient absens.

Un de ses domestiques, pour qui jamais il n'avoit eu rien de secret, du consentement mesme d'Inés, eut ordre de remarquer le lieu, & de l'y venir trouver à l'heure qui luy seroit prescrite par Dom Juan.

Lors qu'Elvire se fut assurée du Marquis de Lerme, & qu'elle eut dit à la Comtesse de las Torres qu'il l'attendoit, & qu'elle estoit maistresse de l'aller trouver. Tous ses combats redoublerent, & sur le point de partir elle vit qu'elle n'estoit pas encore resoluë. Cette démarche luy parut terrible, & un pressentiment de disgrâce joint à la timidité que donnent l'amour

&amp;

& la vertu, la retarderent si long-temps, que le Comte de las Torres revint chez lui avant qu'elle fust sortie; il luy dit qu'il alloit ce jour là donner quelques ordres de la part du Roy à celuy qui avoit la conduite des batimens de l'Escorial.

Cette maison est à sept lieües de Madrid; ainsi il l'assura qu'il ne reviendrait que le lendemain, & il la laissa maistresse de donner au Marquis de Lerme plus de temps qu'elle n'avoit crü pouvoir luy en donner. Les scrupules revinrent en foules dans l'esprit de la Comtesse; mais elle se sentit entraînée avant que de les avoir vaincus, & avant que

d'être bien déterminée à partir, elle partit cachée sous les habits d'Elvire, elle s'achemina seule, & tremblante vers le lieu où étoit le Marquis de Lerme. Elvire demeurera dans la chambre de sa maîtresse, afin de dire au Comte, s'il revenoit par quelque raison imprévüe, que la Comtesse étoit endormie dans son cabinet. Heureusement la Comtesse n'avoit été connue de personne, & elle arrivoit en la maison marquée.

Mais elle avoit été retenuë si long-temps, qu'il étoit l'heure où Lerme devoit aller au Palais, & qu'elle trouva celui qui le venoit avertir que le Prince Dom Juan l'attendoit pour le présenter au Roy.

La



La Comtesse voyant le tort qu'elle avoit eu par ses retardemens, voulut le separer en obligeant. L'ame de partir promptement, elle pouvoit disposer du reste de la journée. Comment dire à Lerme, en un mot, qu'elle étoit mariée à las Tortés? Comment se priver elle-même du plaisir de s'en plaindre & de l'en consoler, puisqu'elle luy devoit parler pour la dernière fois? Elle luy dit de partir, & voyant qu'il étoit effrayé de la proposition, qu'il persistoit à demeurer, & qu'il l'assûroit qu'après de luy rien ne pouvoit se mesurer avec le plaisir de la voir, & que même il avoit renvoyé celui qui l'étoit venu chercher de la part de

Dom Juan, elle luy dit que s'il parloit à l'instant, elle l'attendroit dans ce lieu. Il résista encore, & il ne pouvoit se résoudre à l'abandonner : Enfin charmée de cette tendresse, elle craignit qu'il ne retombât dans quelque inconvénient, & que Dom Juan ne se lassât de l'attendre; elle luy protesta que s'il n'alloit à l'heure même chez le Roy, elle sortiroit de cette maison pour ne le revoir jamais. Il la conjura de lui dire au moins quelque mot qui le consolât; elle luy dit, quoy qu'avec timidité, qu'elle faisoit un assez grand pas pour estre dispensée de l'assurer de ses sentimens. Elvire luy avoit fait entendre, qu'Inés n'étoit point

point mariée ; il étoit en repos là-dessus, & il alla chez le Roy avec quelque sorte de satisfaction, mais ils trouverent d'abord un obstacle qui pensa rompre toutes leurs mesures. La Comtesse de las Torres, qui vouloit demeurer une partie du jour dans cet appartement, trouva que les portes ne s'y fermoient en dedans que par un secret qui luy estoit inconnu, & qui n'étoit sçû que du maistre de la maison. La chose est assez ordinaire parmy les Espagnols, que la jalousie oblige à prendre des précautions extrêmes contre leurs femmes, elle balançoit si elle devoit demeurer, mais ses malheurs ne devoient pas estre

bornez-là, & l'on court au devant de son destin ; elle n'avoit pas le loisir de faire une meure délibération : Cette occasion perduë ne se pouvoit recouvrer ; le plus grand pas étoit fait , de forte que déterminée par son cœur, elle dit au Marquis de prendre la clef de l'appartement, & de se presser de revenir. Il n'étoit pas nécessaire qu'elle le luy ordonnast, & il vóla, pour ainsi dire, chez le Roy, afin d'en être plutôt de retour.

Cependant la Comtesse demeura dans un état qui ne se peut exprimer. Dès qu'elle ne vit plus le Marquis, & qu'elle put faire des reflexions elle pensa une partie de ce qu'elle avoit déjà pensé avant  
que

que de venir , mais il estoit different d'y songer quand les pas étoient à faire , ou quand ils étoient faits. Elle penchoit déjà vers le repentir. Les momens luy paroissoient d'une longueur insupportable ; elle craignoit alors que Lerne ne fust pas maître de son retour comme leurs desirs , & une conjoncture pressante le leur avoient persuadé ; enfin elle craignit que l'absence n'eust rallenty la passion de Lerne , & qu'il n'eust plus le même empressement , quoy qu'elle eust été convaincue du contraire par ses yeux. Les Amans malheureux ne le seroient pas assez , s'ils n'avoient que des maux véritables. Son imagination n'oublia rien de

tout ce qui la pouvoit desespérer.

Dom Juan presenta Lermé au Roy, qui après luy avoir pardonné ne laissa pas de le recevoir avec un visage sévère. Lermé croyoit sortir promptement, mais le Roy, luy dit qu'il le retenoit pour toute la journée qu'il vouloit l'entretenir à fond sur les affaires de France. Passez dans mon cabinet, luy dit il, avec un sourire grave; je ne crois pas qu'en sortant de prison. il vous soit bien dur d'estre enfermé une après-disnée avec moy. Lermé trembla de cet ordre; la mort luy auroit esté moins cruelle; il ne sçavoit comment se tirer de ce pas. La Comtesse luy

luy avoit dit de revenir promptement, & elle ne pouvoit sortir du lieu où elle estoit, sans qu'il luy en ouvrît la porte. Resister à Philippe II. & le faire arrêter, n'étoit pas un moyen de l'en tirer; les pretextes estoient impossibles à trouver dans le trouble où il estoit, & n'auroient pas esté reçus; la verité ne se pouvoit dire sans indiscretion; tout le monde connoissoit la personne dont il estoit amoureux. En cette extremité il regarda de toutes parts si Dom Juan estoit party; & ne le voyant plus, ny aucun de ses amis, hors le Comte de las Torres, qui estoit retourné chez le Roy avant que d'aller à l'Escu-  
rial,

rial, il s'adressa à luy; il l'embrassa tandis que le Roy avoit la tête tournée; il luy mit le clef entre les mains, & le conjura par tout ce qu'il avoit de plus cher, de passer par la maison qu'il luy désigna, d'ouvrir seulement la porte de l'appartement dont il luy donnoit la clef, & de ne point s'informer du reste.

Lerme ignoroit jusqu'au nom de celuy qu'Inès avoit craint d'épouser; elle ne le luy avoit point nommé, lorsqu'elle luy avoit écrit, parce qu'elle estoit résolüe de se mettre dans un Convent.

Le Comte de las Torres l'assura qu'il luy rendroit cet office comme il le desiroit. Ces fortes de services se rendent



dent quelquefois en Espagne avec assez de fidélité ; il étoit plus propre qu'un autre à cet employ ; & le peu de vivacité de son esprit luy estoit la curiosité des intrigues amoureuses ; il étoit le seul homme de la Cour que Lerme croyoit qui n'eust pas vû Inés , parce qu'il n'étoit pas en Espagne lors qu'elle étoit chez la Reine : Enfin Lerme ne laissant pas de prévoir des suites tres-fascheuses pour son amour, à informer sa maistresse des raisons qui l'obligeoient à tenir ce procédé bizarre , fut néanmoins en quelque sorte de repos, d'avoir trouvé dans ce besoin si pressant, un moyen de la mettre en liberté.

**La**

La Comtesse , que les remords & la crainte tourmentoyent également , s'étoit mise à une jalousie , & regardoit impatiemment si Lerne ne revenoit point ; elle apperçut de loin son mary , cette vüe la fit pâlir : Mais combien sa frayeur redoubla quand elle le vit s'arrester , & entrer dans la maison où elle estoit ? Que ne pensa-t-elle point alors ? Quel estat approche de celui où elle se trouva ? Cependant un sentiment naturel la forçant à éviter sa colere , elle chercha de tous costez , & e'le vit une petite porte qu'elle poussa rudement , & qui se trouvant mal fermée s'ouvrit : Elle la

re-

referma après elle , & elle entra dans un autre appartement , qui étoit celui du maître de la maison , elle n'y trouva qu'une femme qu'elle conjura de luy sauver la vie ; & de la faire sortir de ce lieu. Cette femme touchée de l'état où elle voyoit une si belle personne , la conduisit dans une petite rue , où demouroit la mere d'Elvire , chez qui elle alla.

Le Comte de las Torres avoit fait reflexion sur le desordre du Marquis , & sur la maniere pressante dont il l'estoit venu prier d'ouvrir cette porte. Toutes les difficultés qu'il avoit trouvées à son mariage avec Inés , ne luy avoient pas permis d'ignorer

ignorer la passion qu'ils avoient eüe l'un pour l'autre, & il craignit qu'elle n'eust part à cette aventure. Néanmoins le Marquis ne le devoit pas choisir pour un tel employ ; de sorte que cette circonstance pouvoit le rassurer mais il le craignit, bien qu'il ne le crust pas. Lerme l'avoit prié de pousser la discretion jusqu'à n'avoir point de curiosité, tout luy faisoit ombre, parce qu'il avoit une passion extrême pour sa femme : Mais enfin on peut croire qu'en cette occasion l'instinct de la verité l'emporta sur des apparences qui y étoient peut-être contraires, il entra dans l'appartement dont Lerme luy avoit donné  
la

la clef, sans demêler quel sentiment le faisoit agir. Il visita toute cette maison, & n'y trouvant pas la Comtesse il alla chez luy pour voir si elle y étoit : Si-tôt qu'elle fut remise de la frayeur qu'elle avoit eüe pour sa vie, l'incertitude de ce qu'elle deviendroit luy parut mille fois plus cruelle ; elle avoit le loisir de sentir tous ses malheurs, & d'enchercher la cause, elle pouvoit penser que le Marquis de Lerme ayant appris son mariage avec las Torres, n'avoit pas eu d'abord la force de contenir sa fureur, & qu'il la livroit luy-même à son mary. mais cette pensée luy sembloit si cruelle qu'elle ne la trouvoit plus vray-semblable :

En.

Enfin elle imagina quelque chose de la vérité, & rêvant au malheur des précautions que la fortune ne seconde pas, elle s'abîma dans des idées funestes, dont elle ne pouvoit sortir.

Contrainte par son estat de se confier à quelqu'un, elle pria la mere d'Elvire d'aller chez le Comte de las Torres, & de sçavoir ce qui s'y étoit passé.

Le Marquis de Lerme avoit satisfait le Roy dans toutes les questions qu'il luy avoit faites, & vers la fin du jour estant dégagé d'avec luy, il courut au lieu où il avoit laissé Inés, pour sçavoir si elle en estoit sortie, & si par un bonheur qu'il  
n'o-

n'osoit esperer, elle n'auroit point laissé quelque adresse du lieu où elle estoit allée; mais il ne trouva rien qui luy en pust donner le moindre indice. Cette aventure l'affligea beaucoup; il ne sçavoit ce qu'Inés penseroit de luy; elle ignoroit les raisons qui l'avoient retenu auprès du Roy; elle pouvoit l'accuser de negligence, peut-estre d'infidélité, de mépris; tout devoit paroître vray-semblable à une personne qui avoit fait un pas si considerable, & qui se voyoit ainsi laissée, & quoy qu'il se fust presque attendu à ce qui luy arrivoit en ce moment, il ne s'y trouva plus préparé.

Il alloit chez le Comte de las Torres, pour sçavoir de luy s'il avoit executé ce qu'il luy avoit promis; mais tout y étoit dans un desordre extrême. Ce Comte revenu chez lui pour calmer ses soupçons, avoit demandé sa femme; Elvire luy avoit répondu qu'elle dormoit dans son cabinet; mais il ne s'étoit pas contenté de cette réponse, il en avoit voulu avoir la clef, de sorte qu'Elvire feignant de l'aller prendre, sortit pour avertir sa maistresse de ce qui se passoit, mais elle ne la trouva plus; & après l'avoir cherchée dans tous les lieux où il luy sembloit le plus vray-semblable qu'elle püst-être, elle rencontra le Marquis de Lerme



me qui alloit chez las Torres. Elle apprit à cet Amant le desordre où tout étoit chez le Comte, parce qu'il n'avoit pas trouvé sa femme; luy fit connoître par là tout ce qu'il ne croyoit pas qu'il ignorast encore du mariage d'Inés, il ne fut plus maître de son desespoir, il comprit ce qu'il avoit fait, & il découvroit tant de malheurs à la fois que ne pouvant soutenir toutes ses pensées, il tira son épée, & se la passa au travers du corps avant qu'Elvire connût son dessein, elle appella des gens à son secours; on le porta chez son pere; où la playe contre son intention, ne fut pas trouvée mortelle.

Elvire cependant ne trou-  
vant

vant point la maistresse, & n'osant retourner chez le Comte de las Torres, alla chez sa mere, où elle la rencontra, elle luy apprit les tristes nouvelles de la fureur de son mary, & du desespoir de Lerne. Inés demeura dans un accablement qui la rendit comme insensible à ses malheurs, ils estoient trop grands pour être sentis, neanmoins elle ne pouvoit demeurer long-temps dans cet état. Elle envoya Elvire sçavoir des nouvelles de la blessure du Marquis, & ayant appris qu'il en pouvoit guerir; elle se trouva ençore susceptible de joye, mais il falloit chercher du remede à ses autres malheurs; & ç'en estoit un  
nou-

nouveau , que l'embaras de songer à une retraite plus cachée , elle craignoit , avec raison , qu'on ne découvrist le lieu où elle étoit , & que le mere d'Elvire qui l'avoit retirée ne fust exposée à quelque violence , elle ne voyoit aucune sûreté dans Madrid , de sorte qu'après bien des incertitudes , elle se détermina à suivre la fortune de cette veuve , mere d'Elvire , qui n'étoit pas sans quelque bien , elle avoit dessein de passer le reste de ses jours à une maison de campagne qu'elle avoit proche de Seville : elle y offrit une retraite à la Comtesse de las Torres , & cette Comtesse acheta par le don de quelques pier-

rieres qu'elle avoit sur elle, une retraite qui convenoit à sa fortune. Elvire étant en peril dans Madrid, partit cette nuit même avec la Comtesse de las Torres, qui se déguisa si bien, qu'elle arriva chez la mere d'Elvire sans obstacle; là elle se fit un devoir d'oublier toutes choses; c'étoit le seul remede pour ses maux. Son aventure publiée luy ostoit sa reputation, son pere ne l'aimoit pas; son mary n'avoit plus d'estime pour elle; enfin elle étoit separée pour jamais de son Amant. Que de raisons pour quitter le monde, mais cet Amant avoit voulu mourir par l'amour qu'il luy portoit. Que de difficulté à l'oublier!

Ce

Ce n'étoit que par une espece d'oubly de soy-même qu'elle en pouvoit venir à bout.

Elle n'abandonnoit jamais Elvire; & leur maison étant seule au bord d'une forest, elles n'avoient fait aucune habitude. La Comtesse ignoroit jusqu'au nom de leurs voisins; elles avoient bien ouy dire que les maisons de quelques Seigneurs n'étoient pas loin de là, mais c'étoit pour elle une raison de se tenir cachée, & d'éviter toutes sortes de rencontres.

Elles se promenoient quelquefois dans la forest. Cette solitude faisoit tous leurs plaisirs; de sorte qu'à force de reflexions sur l'embarras, & sur le chagrin même des plus

grandes douceurs de la vie, elles parvinrent à n'en plus faire, & jouirent d'un repos qu'elles n'avoient jamais trouvé dans le monde. Avant que de partir de Madrid, la Comtesse de las Torres avoit laissé une Lettre à la mere d'Elvire, & l'avoit priée de faire en sorte que le Comte de las Torres la pust lire, Cette femme ayant son voile baissé, l'avoit donnée le lendemain à un des domestiques du Comte pour la luy rendre, sans luy dire de qui elle étoit.

Cette Lettre contenoit un aveu sincere des sentimens qu'Inés avoit eus pour le Marquis de Lerme, & qui avoient esté autorisez par  
Dom

Dom Louïs ; avant que de prendre tant de force. Elle luy rendoit conte de la dernière démarche qu'elle avoit faite pour luy , & que la raison luy avoit en partie inspirée ; Enfin elle luy disoit que criminelle par le mauvais succez de son projet , elle n'osoit paroître devant luy ; que quand mesme il pourroit enfin estre persuadé de l'innocence de sa conduite , ce qu'il apprenoit par là de ses sentimens , luy devoit donner du chagrin , & à elle de la contusion ; qu'ainsi il ne la fist point chercher , qu'il ne la trouveroit pas , mais qu'au moins elle estoit perdue pour tout le reste du monde , & pour elle-mesme ;

puisqu'elle l'étoit pour luy. Cette Lettre n'eut pas d'abord tout l'effet qu'elle en devoit attendre; il fit de nouveau chercher sa femme par toutes les maisons de Madrid, & aux Lieux d'alentour; mais ne la trouvant point, la pensée de perdre pour toujours une si belle personne, le força de la regretter. La blessure du Marquis de Lerme, & la langueur où il demeura luy fit penser qu'il étoit malheureux; l'ingenuité qu'il avoit eüe de luy remettre entre les mains les clefs du lieu où Inés étoit enfermée, l'obligeoit à trouver de l'apparence à ce qu'elle luy disoit dans sa Lettre. Le temps qui ralentit la plus grande colere, faisoit faire  
tou-



toutes ces reflexions au Comte de las Torres ; mais il l'auroit peut-être à la fin guery de sa passion , si une aventure ne l'eust forcé de se souvenir de sa femme. Elle se promenoit un soir avec Elvire dans leur petit parc , entouré d'une haye vive ; quand elles y vrent entrer par une breche un homme à cheval , dont l'air étoit d'une personne de qualité. La Comtesse de las Torres crût même remarquer en luy des traits qu'elle connoissoit. Comme elle n'avoit point son voile , elle détourna la tête , & Elvire alla au devant de luy ; il luy demanda pardon de son entreprise , & luy dit qu'ayant esté at-

il avoit tué l'un d'un coup de pistolet, il fuyoit devant le reste de la troupe; que sur le point de tomber entre leurs mains, il avoit decouvert la breche par où il estoit entré dans ce lieu; il luy demanda la permission de sortir par l'autre costé, & les voleurs l'ayant vû disparoistre, & remarquant des maisons, craignirent de s'estre engagez trop avant, & retournerent sur leurs pas.

Cependant la Comtesse de las Torres s'estoit retirée dans la maison, de peur d'estre reconnuë par cet homme qu'elle craignoit qui ne fust le Baron de Silva. Elvire luy ayant donné le  
moyen

moyen de fortir, la vint retrouver ; elles raisonnerent ensemble sur le malheur des rencontres imprévûës qui rendent les précautions inutiles, & elles penserent au peril qu'il y auroit pour la Comtesse de las Torres à estre reconnuë, elle en eut de l'inquietude toute la nuit, mais enfin elle n'estoit pas entierement sûre que ce fust le Baron de Silva; & la necessité de se tenir dans cet azile, la força de se calmer ; c'estoit en effet ce Baron; que la blessure qu'il avoit reçûë au vilage par le Marquis de Lerme, avoit un peu changé

Le Roy à la sollicitation de Léonor, luy avoit pardonné de s'estre batu dans

G 5

son

son Palais ; mais sa femme n'étant pas d'une naissance à paroistre à la Cour , l'engageoit à demeurer presque toujours à Seville ; la chasse l'avoit fait égarer ce soir là , & avoit causé sa dernière aventure.

Il avoit sçû par Leonor toute l'Histoire de la Comtesse de las Torres , & son visage l'avoit d'abord frappé ; sa prompte retraite l'avoit confirmé dans la pensée que c'étoit elle ; de sorte qu'il n'en douta pas un moment. Il ne l'avoit assez aimée que pour la haïr , & il ne perdit pas cette occasion de luy nuire. Il écrivit à Leonor dès le lendemain qu'il avoit trouvé la Comtesse de las Torres.

Leo-

Leonor, dont la haine n'étoit point assoupie par tous les malheurs de sa rivale, ne tarda guere à en avertir le Comte de las Torres; & donnant à cette retraite les plus noires couleurs qu'elle luy put donner, elle mit son esprit dans une situation cruelle. Il partit pour Seville sans avoir bien examiné ce qu'il vouloit faire. S'il en croyoit ses desirs, la Comtesse de las Torres n'étoit guere coupable, mais elle la luy paroissoit beaucoup s'il en croyoit Leonor.

Le Baron de Silva qui luy enseigna le lieu où estoit la Comtesse de las Torres, luy inspira les sentimens de vengeance qu'il avoit luy-même,

de forte que ce mary entra chez elle plein de fureur. Il estoit seul, & le Baron de Silva l'avoit quitté à la porte. Il demanda la Comtesse de las Torres, & sur ce qu'un domestique qui ne la connoissoit pas sous ce nom, luy dit qu'apparemment il prenoit cette maison pour une autre, il entra sans l'écouter & ouvrant une porte avec violence, il vint l'épée à la main dans la chambre où elle estoit. Cette Comtesse, que ses malheurs avoient détachée de la vie, le reçut avec assez de fermeté; néanmoins la surprise de voir son mary dans ce lieu, & quelque sorte d'agitation inséparable de l'idée de la mort,

mes.

mesme quand on la mépri-  
le, jettoient un feu dans ses  
yeux, & coloroient son teint  
d'une maniere fort avantageu-  
se à sa beauté. Le Comte de  
las Torres laissa tomber son  
épée. Ah! si vous me croyez  
coupable, luy dit elle, en  
la ramassant, & en la luy  
rendant, pourquoy m'épar-  
gnez-vous en l'estat où je suis  
reduite? Il y a moins de cruau-  
té à m'ôter la vie qu'à me la  
conserver. Elle ne put rete-  
nir ses pleurs en disant ces  
paroles. Le Comte de las Tor-  
res n'avoit pas la force de  
luy répondre; il la regar-  
doit d'une maniere à luy  
faire juger qu'il voyoit seu-  
lement qu'elle estoit belle.  
Puis enfin sans lever les yeux  
de

de dessus son vilage, Qui ne vous croyoit innocente, Madame, luy dit-il? Pour moy je ne sçay si vous me trompez; mais je ne le puis penser, & je ne vous veux plus de mal.

Là dessus ils jetterent un torrent de larmes. La Comtesse de las Torres apprit à son mary tout ce qui lui étoit arrivé, sans lay déguiser rien. Il luy marquoit tant de tendresse, que malgré le sentiment de ses propres malheurs elle ne luy pouvoit refuser sa compassion, il luy dit tout ce qui s'étoit passé depuis qu'elle estoit partie de Madrid.

Comme Leonor, & le Baron de Silva l'avoient sollicité à la vengeance, & qu'il étoit



étoit dans un de ces momens d'épanchement de cœur, où l'on ne sçauroit rien cacher, il la pria de revenir à Madrid, & luy dit que puisqu'il étoit sur de sa vertu, il falloit la faire connoître à tout le monde, mais elle ne cherchoit point à se restablir dans l'opinion des hommes, il étoit plus sûr de la mépriser comme elle faisoit. D'ailleurs elle apprehendoit pour la tranquillité de son cœur; il luy paroissoit dangereux d'être à portée de voir le Marquis, & quand elle ne l'auroit pas rencontré, la seule pensée qu'à tous momens il étoit possible qu'elle le rencontrast, auroit suffi pour la troubler. Elle supplia son mary de la laisser  
jouir

jouir de cette paix qu'une longue fuite de disgraces, & de reflexions lui avoit acquise, & ses prieres autant que ses raisons le firent consentir qu'elle demeurât à la campagne.

Le Roy luy avoit donné un employ assez important qui l'obligeoit de retourner en Flandres, & il engagea seulement la Comtesse de las Torres à changer de lieu, & à s'établir près de Madrid dans une de ses Terres; où elle devoit estre d'une maniere plus convenable à sa qualité; elle accepta le party. Elvire l'y accompagna du consentement de son mary, qui ne put refuser cette consolation à une femme, dont malgré luy il reconnoissoit la vertu.

tu Si-tost qu'il l'eut establie dans le lieu de sa solitude, il alla en Flandre, & il la laissa dans un estat different de celuy dont il l'avoit tirée. Ce n'estoit plus cette personne détachée de toutes sortes de passions; & sa tendresse pour Lerme s'étoit réveillée lorsqu'elle l'avoit voulu justifier à son mary; elle la trouvoit elle-mesme innocente depuis qu'il en jugeoit ainsi. Ses scrupules s'affoiblissoient chaque jour, & il regnoit dans son ame une tendre melancolie, qui n'estoit pas sans quelque sorte de douceur.

La Duchesse de Feria avoit une maison de campagne peu éloignée de celle du  
Com-

Comte de las Torres, elle y demouroit presque toujours, & la curiosité l'avoit obligée à venir rendre visite à la Comtesse sur le bruit de son aventure. La Comtesse luy rendoit ses visites, & comme elles n'avoient point d'autre voisinage, elles se voyoient souvent. Le bruit du retour de la Comtesse se répandit cependant dans Madrid. Le Marquis de Lerme, qui ignoroit ce qu'elle avoit pensé depuis qu'il l'avoit, pour ainsi dire, livrée à son mary, venoit assez souvent se promener déguisé au tour de sa maison, pour tascher à l'y rencontrer.

Un jour qu'elle alloit chez la Duchesse de Feria, elle descen-

scendit un moment de son carrosse pour se promener, elle étoit appuyée sur Elvire, & ses domestiques la suivoient de loin ; elle vit un homme enveloppé d'un manteau, qu'il ôta si-tôt qu'il la vit : quoy qu'elle eust le voile baissé, il jugea à son air, que c'étoit la Comtesse de las Torres; elle ne fut pas long-temps aussi sans le reconnoître pour le Marquis de Lerme, malgré la pâleur de son teint. La surprise de la Comtesse fut extrême à cette vûë inopinée, & son trouble fut si grand, qu'il luy causa une espece de tremblement. Elle fut contrainte de s'asseoir sur un monceau d'herbes qui étoient là. Elvire luy leva un peu son voile

voile pour luy faire prendre de l'air; & le Marquis de Lerme qui n'osoit s'approcher, la regardoit d'une maniere timide & respectueuse, qui augmentoit le trouble ou il l'avoit mise; elle ne put se contenir de laisser couler quelques larmes, & elle eut envie de luy parler; cependant la mesme raison qui le luy faisoit souhaiter l'en empecha pour ce moment, & luy donna une si grande timidité, que sans demesler ce qu'elle devoit faire, elle retourna sur ses pas dès qu'elle eut la force de marcher, mais ce ne fut pas sans jeter à Lerme un regard qui luy faisoit réparation de sa fuite.

Lerme qui avoit la mesme

ti-

timidité , jointe au respect & à la crainte de donner quelque soupçon aux domestiques qui la suivoient , la laissa partir sans oser s'approcher. Les malheurs qu'il luy avoit cautez , le rendoient encore plus circonspect. Quand elle fut renfermée chez elle , & qu'elle se vit hors d'estat de voir le Marquis , elle fut surprise de l'avoir évité. Aurois-je intéressé ma vertu , disoit-elle quand j'aurois entendu de la bouche d'un malheureux la confirmation de son innocence ? Je luy aurois appris les raisons qui m'ont obligée à en épouser un autre , je l'aurois prié de cesser de m'aimer , & j'en aurois esté plus tranquille. Qu'au-  
ra-

ra-t-il pensé de la promptitude avec laquelle je l'ay fui à la pâleur que j'ay remarquée sur son visage , ne m'a point fait hasarder quelque mot de consolation ; peut-être aurait-il crû que c'est un effet de l'indifférence que j'ay acquise par la solitude. Hélas ! ajoutait-elle, plust au Ciel que je fusse venue jusqu'à ce point ; mais puisque cela ne scauroit être, qu'au moins il ne le croye pas.

Il avoit cependant beaucoup de raison d'en juger ainsi cette pensée ne la quittoit point, & l'affligoit à un tel excès, qu'elle se resolvoit quelquefois à chercher les moyens de parler à Lerne, quelque perilleux qu'ils pussent être ; mais elle croyoit les avoir



avoir perdus par sa faute, & qu'il ne devoit plus la chercher après avoir vû qu'elle l'évitoit.

D'ailleurs, malgré son penchant elle craignoit que cette démarche ne fût trop contraire à son devoir, son mary luy avoit témoigné tant d'amour & tant de bonté, qu'elle étoit engagée à luy sacrifier ce reste d'inclination, mais après tout, elle ne pouvoit la vaincre, & elle cherchoit seulement à l'accorder avec sa vertu.

Lerme de son costé avoit remarqué toute la tendresse & toute la rigueur de la Comtesse, il étoit balancé entre la douleur & quelque sorte de joye, il avoit trouvé dans les  
rc-

regards de la Comtesse de quoy entretenir sa passion , quand la conduite qu'elle tenoit lui ôtoit toute esperance.

Il cherchoit avec soin les occasions de la revoir, il sçavoit qu'elle alloit souvent chez la Duchesse de Feria ; & le Duc de Lerme son pere , qui estoit premier Gentilhomme de la Chambre du Roy , rendit un service considerable à cette Duchesse , qui donna lieu au Marquis d'entrer en quelque liaison avec elle. Elle vint à Madrid pour remercier le Roy de la grace qu'il luy avoit faite ; & sçachant que le Duc de Lerme y avoit beaucoup contribué, elle luy en marqua sa reconnoissance dans les termes

mes que cet office meritoit. Il avoit dessein de marier son fils à Casilde fille de la Duchesse ; & c'étoit dans cette vûë qu'il luy avoit rendu ce service. Le Marquis à qui il communiqua son dessein, ne voulut point ruiner par trop de sincerité les seuls moyens qu'il avoit de voir la Comtesse de las Torres ; il luy fit esperer qu'il pourroit s'y resoudre, à condition toutefois qu'on luy laissât connoître particulièrement le caractère de Casilde, avant que de faire des propositions de mariage.

La Duchesse de Feria retourna bien-tost à sa maison de campagne, le Duc de Lerme vint luy rendre visite ; & le Marquis en ayant ob-

tenu d'elle la permission, y  
 alloit ; elle leur avoit assez  
 d'obligation pour ne pas re-  
 fuser de les voir. La Com-  
 tesse de las Torres avoit eu  
 une legere indisposition de-  
 puis le retour de la Duches-  
 se de Feria, qui l'avoit em-  
 peschée pendant quelques  
 jours d'y aller. La premiere  
 fois qu'elle y retourna, à pei-  
 ne estoit-elle entrée, que le  
 Marquis de Lerme y arriva.

La liberté de la campagne  
 fit que la Duchesse de Feria  
 reçut le Marquis dans le lieu  
 où estoient les Dames. Quoy  
 que la Comtesse de las Tor-  
 res fût en quelque sorte re-  
 solué à luy parler, cote vüe  
 l'embarassa au dernier point,  
 elle ne s'attendoit pas à le  
 trou-

trouver jamais chez la Duchesse, & elle fut sur le point de s'en aller dès qu'elle l'aperçut ; néanmoins comme elle venoit d'entrer, elle ne pouvoit sortir si promptement sans une affectation dont elle auroit été obligée de rendre compte à la Duchesse, & la nécessité luy fit vaincre son embarras : elle tâcha de parler comme si le Marquis n'y avoit point été.

Bien-tost une autre Dame qui y estoit avec elle, ayant marqué qu'elle vouloit parler en particulier à la Duchesse, la Comtesse de las Torres se leva pour sortir ; mais la Duchesse la pria de demeurer, & de souffrir qu'elle passât pour un instant dans son

cabinet. Une de les femmes étoit avec Elvire au bout de la chambre; de sorte qu'il n'étoit point contre la bienséance d'y être avec un cavalier. La Comtesse de las Torres fit encore tout ce qu'elle put pour s'en aller, L'occasion de parler à Lerme estoit si presente, qu'elle la craignoit autant qu'elle l'avoit désirée: mais enfin elle la souhaitoit encore assez pour vaincre tous ses scrupules; de sorte que la Duchesse de Feria luy ayant fortement marqué qu'elle luy feroit plaisir de passer la journée avec elle, elle ne résista plus, La Duchesse de Feria entra dans son cabinet, & Lerme demeura avec la Comtesse de las Torres. Madame, luy dit-il,

dit-il, il n'a pas tenu à votre rigueur que je n'aye encore perdu l'occasion de me justifier d'une chose dont je n'ay esté coupable que pour avoir ignoré le plus grand de mes maux ; mais je ne me plains pas. ajouta-t-il, je paroiss devant vous comme criminel, & je le suis assez par mon malheur sans l'être encore par ma faute.

Je ne vous accuse de rien, luy dit la Comtesse, & j'aurois pris vostre deffense contre moy-mesme, quand je n'aurois pas d'ailleurs appris vostre innocence. Je ne scay si j'ay eu chez vous un semblable garant de ma fidelité, mais vous avez dû croire que ce n'a pas esté par inconstan-

ce que j'ay épousé le Comte de las Torres. Là-dessus elle dit à Lerme toutes les choses qui l'y avoient forcée. Hé! Madame, luy dil-il, quelle cruauté de m'avoir conservé la vie quand vous me priviez de vous ; la mort est moins cruelle que le desespoir. Puisque c'est la dernière fois, luy dil-elle, que je vous parleray en particulier, j'ose vous avouer que mon malheur égalera toujourns le vôtre ; après cela évitez moy, c'est le prix de l'aveu que je viens de vous faire. Quoy! Madame, luy dit-il, vous éviter quand pour vous rencontrer quelquefois en la presence de mille témoins, je trompe mon pere, & je luy fais esperer que  
j'é-



j'épouseray Casilde ! Non, Madame, je ne puis plus vivre sans vous voir, & mes malheurs si longs & si cruels, m'ont acquis le droit de vous desobeir en cette occasion.

La Duchesse de Feria fortit du cabinet comme il achevoit ces paroles. Il demeura encore quelques heures, mais ce fut avec un esprit si occupé, que la Duchesse n'eut pas besoin de beaucoup de pénétration pour connoître la vérité. Si-tôt que la Comtesse fut seule avec Elvire, elle luy redit cette conversation qu'elle n'auroit pu entendre de si loin ; & sur tout ce que le Marquis de Lerme luy avoit dit des desseins de son père ; & elle luy avoua que cette

nouvelle ne l'avoit pas autant troublée qu'elle l'auroit pensé, soit que ce fût une occasion de se guerir, que de le voir attaché à une autre, soit que par son peu d'agrémens Casilde ne luy fist point de peur.

A la vérité cette jeune personne ne pouvoit estre regardée comme une Rivale, elle n'inspiroit que le dédain; & mesme si quelque chose estoit capable d'entretenir une passion malheureuse c'estoit de comparer Casilde à la Comtesse: cependant elle regardoit, à ce qu'il luy sembloit, ce mariage comme un port ou sa raison seroit en sureté.

Tant que Lerme sera libre,

bte , disoit-elle à Elvire , je sentiray dans mon ame un plaisir secret qui y entretiendra l'amour ; il faut que j'en arrache jusqu'à la moindre racine : mais elle ne démêloit pas que l'esperance de voir Lerme sous une autre forme que celle de son amant aux yeux du monde , & même de le voir souvent , se glissoit insensiblement dans son cœur.

Peu de jours après le Duc de Lerme ayant parlé de ce mariage à la Duchesse de Ferria , malgré les prieres que son fils luy avoit faites d'en différer la proposition , elle agit avec toute la vivacité nécessaire pour le conclure : & voyant que le Marquis de Lerme n'y apportoit pas

la même disposition que son pere, elle crut qu'elle devoit engager par quelques artifices la Comtesse de las Torres à l'y porter. Elle connoissoit la passion qu'ils avoient l'un pour l'autre, & les sentimens délicats que cette Comtesse avoit sur la reputation; ainsi par une feinte confidence, elle se plaignoit à elle de n'être pas heureuse au milieu des honneurs & des richesses, puisque ce n'étoient des biens que quand ils donnoient tout ce qu'on pouvoit desirer, qu'elle souhaitoit depuis long-téms le mariage de sa fille avec le Marquis de Lerme, que le Duc de Lerme le vouloit comme elle, & que cependant il se trouvoit dans l'esprit ou dans le cœur  
du

du Marquis une opposition qui les affligeoit sensiblement. Découvrons, ajouta t'elle, s'il n'aime point ailleurs: car s'il a une passion heureuse, il n'est pas juste de le contraindre. Ces paroles porterent leur coup. La Comtesse de las Torres vit que sa reputation étoit exposée, si elle n'engageoit Lerne à agir comme un homme sans passion, elle ne chercha plus que les moyens de luy parler, & la Duchesse les luy fournit dans peu en les laissant ensemble une seconde fois. Vous estes surpris, luy dit la Comtesse que je ne vous tuye pas aujourd'huy, mais vous le ferez davantage de ce que j'ay à vous dire. Je scay, luy dit-il,

Madame; que je ne dois pas me flatter, & je tremble de la grace que vous me faites de demeurer icy. Je pretends, ajouta-t'elle, vous donner des conseils; mais si vous ne les suivez pas, il faut vous résoudre à ne me voir jamais. Vous avez raison de commander, Madame, luy répondit-il, après cela j'attens des ordres cruels. Il faut, reprit-elle, que vous épousiez Casilde; répondez à l'attente de votre pere, sauvez ma reputation que votre resistance fait soupçonner. Moy, Madame, que j'épouse Casilde, s'écria-t'il, oubliez vous que je vous aime? Je regarderay, luy répondit-elle, ce mariage comme un effet du pouvoir que j'ay sur vous.

vous. Je sçay qu'il vous faut plus de passion pour m'obeir dans cette occasion que pour demeurer à moy; mais enfin je vous fuiray tant que vous ne ferez pas engagé, je vous le jure, & je ne viendray plus icy, Quelque mal ! que me fasse vôtre absence, vôtre presence m'en feroit encore davantage; faites croire à tout le monde que vous êtes détaché de moy faites le moy croire; s'il se peut, à moy-mesme. Ainsi, Madame, interrompit-il, si par un excès d'amour qui n'eut jamais d'exemple, je puis vous obeir, vous me verrez d'un œil indifferant, être regardé seulement comme le mary de Casilde fera la recompense de m'estre sacrifié

crisié à vos volontez. Là-dessus il échapa à la Comtesse de las Torres des choses flateuses qui firent disparoître l'horreur de la proposition aux yeux de son Amant, il n'en vit plus que le prix. Eh, Madame, s'écria-t'il, persuadez-moy, & ne me contraignez pas, assurez moy du moins que vos sentimens seront proportionnez à mon malheur, je n'ay jamais eu besoin d'esperance pour vous aimer; mais j'en ay besoin pour me résoudre à épouser Casilde, & il faut que vous me regardiez comme en étant plus à vous. Souvenez-vous, luy dit-elle, que je ne scaurois vous voir avec bienveillance.



ce , que vous ne foyez hors d'estat de faire penser que je vous empesche d'estre à une autre. Ne cherchez point d'autre interest que celuy dont je vous parle , il vous doit estre assez considerable , & mesme j'ay honte de vous en parler. Eh , Madame , luy dit-il , ne vous repentez point de ce que la pitié vous fait dire ; quand vous me desespererez d'ailleurs ; ne pourriez vous pas me permettre de chercher des occasions de vous voir , sans qu'il m'en coûtast un engagement si terrible ? Que me proposez vous , interrompit-elle ? J'en ay trop dit , & vostre hardiesse me force de m'en repentir. Ha ! Madame , luy dit-

dit-il, je voy bien que je fais aussi malheureux par vos sentimens que par vos ordres. Quelqu'un entra dans ce moment, & elle s'en alla. Huit jours après la Comtesse de las Torres voyant que ce mariage n'étoit pas conclu, sortit lorsque Lerme entra: Il sortit peu de temps après outré de douleur. Des ce jour il sentit que la rigueur de la Comtesse de las Torres le forceroit à luy obeir: cependant sa repugnance estoit extrême pour le mariage, & il ne se rendit pas encore; mais quand il vit qu'elle continuoit la mesme conduite, & que mesme la Duchesse de Feria faisoit entendre qu'il n'y avoit que la Comtesse

tesse

tesse de las Torres qui pût s'opposer à ce mariage, il fut vaincu, il ne pouvoit vivre sans la voir, & il ne pouvoit soutenir les soupçons qu'on avoit contre une vertu si parfaite; il alla dire au Duc de Lerme qu'il estoit prest d'épouser Casilde.

Cependant il se reprochoit l'injustice qu'il faisoit à cette jeune personne de l'épouser, quoy qu'il eût une autre inclination; mais la Comtesse le luy commandoit, & son amour luy faisoit vaincre ses scrupules.

Le Duc de Lerme fut bien aise que son fils se portast à ce mariage; il profita de cette disposition, & le lendemain il en porta la nouvelle.

velle à la Duchesse, dont l'empressement à le conclure, répondit aux souhaits de ce Duc. Si tost qu'il fut réglé, la Duchesse de Feria alla chez la Comtesse de las Torres pour luy en faire part, & luy apprit que la ceremonie se celebroit le lendemain. La Comtesse ne fut point tout à fait contente de cette nouvelle; quoy qu'elle l'eût souhaitée, elle y trouvoit dans ce moment une sorte de repugnance qu'il luy estoit impossible de vaincre. Elle pensoit pour toute consolation que cette repugnance estoit égale du costé du Marquis de Lerme. La Duchesse de Feria la pria d'être d'un bal qui se devoit faire le

le lendemain des nocces, & elle ne put se dispenser de le luy promettre,

Le jour du mariage elle receut la nouvelle que le Comte de las Torres étoit mort en Flandre. Cette nouvelle l'affligea, il luy avoit marqué beaucoup d'amitié, & la reconnaissance l'obligeoit d'avoir quelque pitié de sa destinée: cependant elle se revoyoit libre, mais c'étoit dans le temps qu'elle avoit forcé Lerme de se marier. Il est vray qu'il n'étoit pas encore marié, & qu'il ne le devoit être que ce jour-là, mais elle trouvoit de la difficulté à lui faire manquer de parole à la Duchesse; elle apprenoit même la mort de son mary dans ce moment  
elle

elle se dit qu'il falloit pour l'amour d'elle assoupir toutes les autres pensées. Après tout, elle auroit bien souhaité que Lerme eût connu son état, sans qu'elle contribuât à le lui faire connoître. La mort de las Torres n'étoit pas encore publique. Le Roy la pouvoit sçavoir dans ce jour mais Lerme n'étoit pas à Madrid à cause de son mariage. La Comtesse de las Torres envoya dire à la Duchesse de Feria qu'elle ne pourroit la voir le lendemain, à cause de la mort de son mary : c'estoit un moyen indirect de porter de ses nouvelles au Marquis; mais la Duchesse qui reçeut le messager, ne trouva pas à propos de l'en avertir. La

ten.

tendresse qu'il avoit pour la Comtesse de las Torres, pouvoit à ce coup impreveu l'emporter sur ses promesses, & la Duchesse de Feria ne voulut pas commettre ses desseins aux caprices d'un Amant.

Elle crût même que la Comtesse lui feroit parler ou lui feroit écrire, elle le fit obseder, & donna des ordres précis pour empêcher que rien n'allât jusqu'à lui; la nopce se faisoit en particulier. Le seul Duc de Lerme y étoit, qui avoit le même interest que la Duchesse à empêcher que son fils n'apprit cette nouvelle. Elvire sçachant qu'il n'y avoit que la Duchesse qui l'eût receüe, & connoissant d'ailleurs les scrupules de sa maistresse, partit sans l'en avertir pour aller trouver

ver le Marquis de Lerme; mais ce fut inutilement. La Duchesse de Feria avoit fait hâter la cérémonie du mariage qui se faisoit chez elle, & il fut impossible d'aller jusqu'au Marquis. Cependant la Comtesse de las Torres avoit senty quelques soulagement, lorsqu'elle avoit envoyé chez la Duchesse de Feria porter les nouvelles de son veuvage, elles devoient retarder ou rompre le mariage du Marquis; il luy sembloit qu'elle en avoit quelque sorte de honte & de chagrin; mais toujours elle ne doutoit point que cela n'arrivast.

Quand elle sçut que la Duchesse seule en avoit reçu les nouvelles; elle craignit que le Mar-



Marquis ne les apprit trop tard; & se disant après les premiers mouvemens de pudeur, qu'elle étoit libre, & que toute sa vie elle seroit responsable à Lerme & à elle-même de sa timidité, elle fit appeller Elvire pour prendre ses conseils. On lui dit que cette fille étoit allée chez la Duchesse de Ferris, elle se flata que Lerme seroit instruit par là de ce qui la regardoit. Enfin voyant qu'Elvire tarδοit trop à revenir, elle se leva plusieurs fois du lieu où elle étoit; & quoy qu'elle sceût que cette agitation ne l'avançoit pas, elle alloit du côté de la porte, & en revenoit avec une inquietude extraordinaire. Enfin elle écrivit au Marquis de Lerme, mais

mais à peine la lettre étoit commencée, qu'elle apprit que la cérémonie de son mariage étoit faite. Elle ne sentit plus la force de se plaindre, et le demeura dans une immobilité causée par l'excès de son trouble. Si-tôt qu'elle vit Evvire de retour, elle la pria de ne lui rien dire, & malgré sa défense cette fille lui racontant tout ce qu'elle avoit tenté pour parler au Marquis, & les obstacles invincibles qu'elle y avoit trouvez: partons, lui dit la Comtesse, je n'ay plus rien à faire dans le monde, profitons au moins de nos malheurs.

Elle retourna dans le même Couvent qu'elle avoit déjà une fois choisi pour azile, contre le mariage où son pere la vou-

vouloit contraindre; il luy en servit alors contre sa propre passion: le Marquis de Lerme apprit la mort du Comte de las Torres le lendemain de ses nopces. Quel coup de foudre pour lui: il ne fut pas le maître de son desespoir, il alla au Couvent où étoit la Comtesse de las Torres, mais il ne put ni la voir ni luy écrire, & sa langueur n'ayant pas discontinué depuis sa blessure, il lui prit une fièvre dont il mourut en peu de jours.

**I** **HIS**

HISTOIRE  
DE LA RUPTURE  
D'ABENAMAR

ET DE

FATIME.

**A**BENAMAR étoit un des principaux de la Cour de Grenade, Fatime n'étoit pas d'une naissance proportionnée à la sienne; mais les agrémens de sa personne & son mérite extraordinaire, pouvoient remplir la distance que le rang mettoit entr'eux. Ils s'étoient aimez au moment qu'ils s'étoient vûs, & ils avoient eu plusieurs moyens de se voir: leur estime & leur amour avoit redoublé toutes les fois qu'ils avoient eu occasion de se parler, & dans un commerce  
assez

assez frequent & assez long, jamais ils n'avoient decouvert l'un dans l'autre aucun defaut qui pût affoiblir leur passion.

Abenamar luy avoit donne parole de l'epouser, mais son pere n'estant pas favorable à son inclination l'envoya en Espagne pour voir si l'absence pourroit le guerir, Abenamar peu de temps apres y estre arrive, fut attaque d'une fièvre tres-dangereuse, où ses chagrins avoient beaucoup de part.

Fatime par ses larmes & par son desespoir le payoit de ses souffrances, & la bien-léance ne luy permettant pas de l'aller trouver, elle estoit tourmentée par tout ce que l'incertitude de la vie d'Abenamar avoit de plus affreux.

Quand il fut quelque peu soulage, sçachant l'interest que prenoient à sa santé plusieurs personnes qui luy étoient cheres, & sur tout la maistresse, il fit écrire en son nom & signa de sa main une

lettre qu'il écrivit à Lindarache sa mere, qui tenoit un grand rang dans le Royaume, & à qui toutes les personnes distinguées ou par la naissance ou par le merite, venoient rendre leurs respects. Lindarache transportée de joye lut cette lettre à tous ceux qui venoient chez elle le jour qu'elle la receut, & Fatime qui cherchoit sans cesse des occasions de s'informer de la santé d'Abenamar, y estant arrivée dans le temps qu'on lisoit cette lettre, on en continua la lecture, & on luy dit que c'étoit une lettre de luy. Fatime fut surprise de n'avoir pas receu une pareille lettre; & ce sentiment suspendit en elle la joye d'apprendre que la santé d'Abenamar commençoit à se rétablir. Elle pensa cependant qu'elle se presoit trop de le condamner, qu'il n'étoit pas vrai-semblable, non seulement qu'il l'eût oubliée, mais qu'il ne lui rendit pas les premiers soins, puis

puis qu'elle avoit toujours tenu la première place dans son cœur ; ainsi elle conclut que retournant chez elle, elle y trouveroit certainement des nouvelles qui la consoleroient. Sa visite ne dura que le temps précisément nécessaire pour le devoir, & elle retourna en son logis agitée d'esperance, & malgré elle, d'un peu de crainte.

Si-tôt qu'elle y fut entrée, elle demanda à une de ses femmes qui avoit toute sa confiance, si elle n'avoit pas vû un courier d'Abenamar. On luy dit qu'il n'en étoit pas venu. Là-dessus elle s'enferma dans son cabinet fondant en pleurs. Celle qui luy avoit donné une si cruelle nouvelle n'y put estre admise, & Fatime s'abandonna à tout ce que la honte, le dépit & l'amour ont de plus violent.

Cependant Abenamar n'estoit point coupable, il n'avoit pas crû devoir confier à un Secretaire les sentimens qu'il avoit pour Fa-

time, & n'étant pas en état de luy écrire luy-même, il avoit mieux aimé ne luy pas donner de ses nouvelles que de luy en donner, avec la réserve qu'exigent les voyes indirectes; il ne prévoyoit pas que n'ayant point changé de sentiments il en pût estre soupçonné.

Mais plus l'amour est grand, plus il est aisé à blesser. Fatime ayant une passion extrême, ne pouvoit recevoir d'offenses qui luy parussent petites, & une négligence luy sembloit un cruel outrage.

L'orgueil de la beauté se joignant à la délicatesse de l'amour, augmenta encore le crime d'Abenamar auprès de Fatime, elle se persuada qu'elle meritoit une meilleure destinée, & son dépit estoit porté à l'excès, lors qu'elle reçut une lettre d'Abenamar.

Si-tost qu'il avoit pû écrire quelques mots de sa main, il avoit écrit à Fatime, mais il estoit trop tard.  
Elle.



Elle regarda dédaigneusement ce-  
luy qui luy apportoit la lettre, &  
ne voulut pas la recevoir.

Abenamer étonné à son tour de  
trouver de la bizarerie dans une  
personne qui luy en avoit toujours  
paru exempt, ne demeura pas d'a-  
bord ce qui luy pouvoit attirer ce  
traitement. Il estoit furieux sans  
savoir à quoy s'en prendre; mais on  
devient aisément jaloux quand on  
est maltraité d'une belle personne.  
Il crut qu'en son absence un Rival  
l'avoit absolument détruit, qu'elle  
le outrageoit pour le guerir, ou  
qu'elle vouloit du moins l'irriter  
assez pour luy ôter jusqu'au desir  
d'un éclaircissement, toujours  
plus cruel pour les coupables, que  
les injures qui se disent hors de leur  
presence; enfin sans s'assurer de ses  
conjectures, il avoit la même ra-  
ge que donne la certitude d'être  
trahy.

Il revint le plus promptement  
qu'il pût à Grenade; & la pre-  
miere

miere personne qu'il trouva en arrivant chez Lindarache; ce fut Fatime, qui se trouvant encore trop attachée à lui, & ne lui voulant pas donner la gloire de le croire, affecta en le voyant une indifférence extrême. Il fut vivement choqué des manières de Fatime, & confirmé par là d'as ses soupçons il ne lui parla pas, & il ne la salua même point lorsqu'elle sortit de chez Lindarache.

Fatime ne s'estoit pas attenduë à l'incivilité d'Abenamar, & sans songer que cette conduite ne marquoit rien moins que de l'insensibilité, elle en estoit trop outragée pour y chercher dequoy s'excuser.

Elle resolut d'écouter Mulei-Hamet, qui depuis long-temps étoit amoureux d'elle, & à qui le procédé des deux Amans, dont il venoit d'estre témoin, donnoit quelque espoir.

Mulei-Hamet, luy écrivit plusieurs lettres, qu'elle n'avoit jamais

mais receuës sans la passion qu'elle avoit pour Abenamar, & elle prit soin que ce qui ne faisoit que par rapport à lui n'en fût pas ignoré.

La jalousie de cet Amant augmenta assez pour luy donner envie de changer ou de feindre au moins d'avoir changé; il fut honteux de n'avoir que des chagrins quand Fatime avoit un nouvel engagement, il rendit des soins à Zaïde, qui n'étoit pas aussi belle que Fatime, mais qui l'estoit assez pour luy donner de la crainte, & dont la naissance étant égale à celle d'Abenamar, pouvoit luy donner de l'inquietude sur le mariage.

Le chagrin reciproque d'Abenamar & de Fatime, leurs froideurs & leurs incivilitéz, lorsqu'ils se rencontroient furent extraordinaires, mais cet estat violent ne pouvoit long-temps durer. Un jour la fortune les fit rencontrer seuls dans l'appartement de la Reine, qui estoit enfermée

110

**dans**

dans son cabinet, & qu'ils attendoient l'un & l'autre.

Après avoir esté quelque-temps sans se parler, & même sans oser se regarder, leurs yeux se trouverent baignez de pleurs. Abenamar fit mille reproches à Fatime de son changement, qu'il avoua ne pouvoit imiter, quelque soin qu'il prit de le faire croire en s'attachant à Zaïde. Fatime ne luy répondit que par des regards & par un torrent de larmes; enfin elle luy fit la faveur de le plaindre de sa negligence & de se justifier de l'attachement de Mulei-Hamet.

Un coup d'œil nuroit suffi pour la faire trouver innocente; leurs plaintes reciproques avoient si peu de fondement, qu'il ne leur fut pas difficile de se justifier, ni même d'y trouver des sujets de joye.

La Reine ouvrit son cabinet trop tost à leur gré, quoy qu'elle eût demeuré long-temps. Abenamar pria Fatime de luy accorder le  
moyen

moyen de la voir sans témoins, pour achever de s'éclaircir de tous leurs soupçons. Elle le luy promit & le lendemain en luy apprenant le lieu & l'heure où il pourroit luy parler, elle le luy envoya toutes les lettres qu'elle avoit receuës de Mulei-Hamer. Abenamar transporté de plaisir, l'assura qu'il ne manqueroit pas d'aller où elle luy marquoit, & Fatime ne pouvoit douter qu'il ne s'y trouvast.

Cependant si tost que le messager fut party, Abenamar s'enferma, il lut toutes les lettres de Mulei-Hamer, & il en trouva qui réveillèrent sa jalousie. Quelques-unes de ses lettres supposoient une complaisance de la part de Fatime, à quoy il ne s'estoit plus attendu depuis qu'elle luy avoit parlé. Son dépit luy ferma les yeux sur les raisons de cette complaisance, qui n'estoit que l'effet des chagrins de Fatime contre luy. Il ne vit rien, sinon trop de douceur pour son

Rival, & il manqua à l'entrevue qu'il avoit demandée avec tant d'empressement.

Fatime l'attendoit, & surprise de se trouver la première au rendez-vous, elle le fut beaucoup plus d'attendre inutilement Abenamar. Mille pensées entrèrent dans son esprit, la vérité seule ne s'y presenta pas, elle passa un jour plus cruel encore, s'il est possible, que celui qu'elle avoit passée depuis peu, lorsque pour la première fois elle avoit crû devoir se plaindre de son Amant.

Le lendemain Abenamar ayant eu le loisir de faire reflexion sur la conduite qu'il venoit d'avoir, & jugeant, quand ses premiers transports furent passés, que Fatime se sentoît peu coupable, puis qu'elle mesme, sans y estre contrainte, luy avoit envoyé les lettres de Mulei-Hamet, lui écrivit pour lui demander pardon, lui avoua la vérité, & la conjura d'excuser

une

une faute qui n'avoit pour principe que la plus violente passion du monde.

Fatime outrée de la mauvaise opinion qu'il avoit de sa conduite lors qu'elle estoit innocente, luy répondit, que ses soupçons le rendoient indigne d'avoir une Maîtresse fidelle, & elle chercha alors véritablement à se guerir.

Mulei-Hamet fut moins écouté par rapport à Abenamar que par rapport à elle-mesme. Abenamar luy écrivit une seconde lettre, mais elle n'avoit rien à luy répondre.

Il ne restoit plus qu'une ressource à ces Amants, c'étoit d'augmenter la jalousie qu'elle avoit déjà eüe de Zaïde, sachant bien que cette passion dans les femmes fait plus de raccommodemens que de ruptures, mais il fut trompé, Zaïde estoit assez belle pour rendre la passion d'Abenamar vrai-semblable. Il avoit manqué un rendez-vous que Fatime luy

avo

avoit bien voulu accorder, elle conclut que le dépit seul n'auroit pû l'engager à luy faire cette injure si sa passion avoit toujours esté la même, qu'il entroit de la froideur pour elle, & de l'inconstance dans ce procedé, & elle fut plus que jamais persuadée de la necessité de se détacher d'Abenamar, mais elle ne fut pas long-temps sans en sentir toute l'impossibilité.

Elle rencontroit à tous momens Zaïde & Abenamar ensemble, cette veuë la faisoit fremir, la tendresse de Mulei-Hamet ne la consoloit point, elle vit qu'elle alloit le rendre malheureux, & elle chercha un remede seur & qui ne dépendit que d'elle.

Les deserts luy parurent des lieux convenables à ses malheurs, mais elle medita la fuite long-tems sans pouvoir quitter une Cour où elle voyoit tous les jours un spectacle cruel pour son cœur.

Depuis qu'elle eut pris le party  
de



de s'engager sincèrement à Mulei-Hamet, il ne luy fut plus difficile de luy avouer que d'abord elle l'avoit trompé pour ramener Abenamar, & enfin de luy dire qu'elle ne pouvoit l'aimer, quoy qu'elle en eût le dessein, & qu'elle l'estimât plus que tous les autres hommes.

Cet aveu plein de franchise donna de l'admiration à Mulei-Hamet mais il luy donna une douleur très-sensible, & il cessa de luy rendre des soins qui réveilloient la tendresse qu'elle avoit pour son Rivai; de sorte que livrée à ses chagrins, & s'accoutumant en quelque façon à la solitude, elle se fortifioit sans cesse dans la résolution qu'elle avoit déjà prise.

Abenamar sachant que Mulei-Hamet ne la voyoit plus resolut en luy portant les derniers coups de la reveiller de l'assoupissement où elle sembloit estre. Il fit publier qu'il estoit prest d'épouser Zaïde; & par les mesures qu'il avoit prises, il fit aller









